

**PAGES**

**MANQUANTES**

# ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

## REVUE CANADIENNE.

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

M. FENIMORE COOPER.

Le Nouveau-Monde, qui n'a d'autres antiquités que ses forêts, ses sauvages et sa liberté, vieille comme la terre, a trouvé dans M. Cooper le peintre de ses antiquités.

CHATEAUBRIAND, *Préface des Etudes historiques.*



DEUX siècles sont à peine écoulés depuis le jour où les sauvages de l'Amérique septentrionale virent cent cinquante Anglais, hommes, femmes et enfants, débarquer sur la plage aride et déserte où s'élève aujourd'hui la ville de Plymouth. Les émigrants n'appartenaient point à cette classe d'aventuriers, fondateurs ordinaires des colonies, que la soif de l'or ou du changement, la misère, une position perdue, le vice ou le crime poussaient vers les régions lointaines.

C'étaient des hommes pieux, aux mœurs pures, au langage biblique, aussi graves dans leur maintien que dans leur vie ; c'étaient des membres de cette secte née en Angleterre à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à laquelle l'austérité de ses principes avait valu le nom de *puritain*. Fuyant la persécution religieuse et les troubles politiques qui désolaient leur patrie, ils venaient chercher dans un monde nouveau la paix et la liberté. "Autour d'eux, dit un vieux chroniqueur de cette émigration qui devait être si féconde, autour d'eux n'apparaissait qu'un désert hideux et désolé, plein d'animaux et d'hommes sauvages, dont ils ignoraient le nombre et le degré de férocité. On était au milieu de l'hiver, la terre était glacée, le sol était couvert de forêts et de buissons. Le tout avait un aspect barbare. Derrière eux ils n'apercevaient que l'immense océan qui les séparait du monde civilisé. Pour trouver un peu de paix et d'espoir, ils ne pouvaient tourner leurs regards qu'en haut."

A peine débarqués, les *pèlerins*, comme ils s'appelaient, après avoir imploré la protection divine, passent un acte ainsi conçu : " Nous dont les noms suivent, qui pour la gloire de Dieu, le développement de la foi chrétienne et l'honneur de notre patrie, avons entrepris d'établir la première colonie sur ces rivages reculés, nous convenons dans ces présentes, consentement mutuel et solennel et devant Dieu, de nous former en corps de société politique, dans le but de nous gouverner et de travailler à l'accomplissement de nos desseins, et en vertu de ce contrat, nous convenons de promulguer des lois, actes, ordonnances, et d'instituer, selon les besoins, des magistrats, auxquels nous promettons soumission et obéissance."

Ainsi fut fondée en 1620, par une poignée de sectaires, une nation qui s'annonce déjà comme devant être une des plus grandes, une des plus puissantes nations que le monde ait jamais connues. Tel fut, en y joignant une autre colonie antérieurement fondée en Virginie, tel fut le noyau de ces vingt-quatre Etats de l'Union américaine, aujourd'hui répandus de l'océan Atlantique à la mer du Sud, du Canada au golfe du Mexique, sur une surface égale à la moitié de l'Europe, offrant déjà une population de quatorze millions d'âmes, qui s'augmente de cinq cent mille âmes chaque année, et étonnant l'ancien monde autant par la fabuleuse rapidité de leur accroissement que par le caractère nouveau de leur organisation sociale et politique et la gigantesque audace de leurs travaux industriels.

Ce peuple, que l'on a spirituellement nommé un *Hercule* au berceau, ce peuple qui à peine né donne aux vieux peuples le premier exemple d'une nation se gouvernant elle-même, et à la France le signal d'une révolution qui fera le tour de l'Europe, ce peuple enfant qui dompte des fleuves grands comme des mers, abat des forêts de cinq cent lieues, construit des villes gigantesques et fertilise d'immenses déserts, ce peuple est loin d'offrir en littérature une vitalité égale à sa vitalité politique et industrielle. Diverses causes expliquent son infériorité sur ce point.

D'abord il n'a pas de langue à lui. Anglais par la langue, il est resté, pour tout ce qui touche aux choses littéraires, tributaire de l'Angleterre. Chez lui le libraire a devancé l'auteur ; la réimpression des ouvrages anglais, a été longtemps la seule occupa-

tion de la presse américaine, et les productions indigènes qu'elle imprime aujourd'hui sont encore, à peu d'exceptions près, marqués de ce cachet d'infériorité qui s'attache à l'imitation.

En remontant à l'origine si récente de la nation anglo-américaine, on n'y trouve point ce travail de fusion, d'assimilation entre des races différentes, cet échange de langage, de mœurs et d'idées entre un peuple conquérant et un peuple conquis, dont le résultat final a donné à chacune des nations européennes un caractère particulier, qui se manifeste par une littérature originale.

L'Anglais est arrivé déjà vieux et civilisé sur le sol américain, où il a trouvé une race indigène de beaucoup inférieure à lui par les lumières, mais son égale en énergie individuelle et en orgueil, et de laquelle, par conséquent, il n'avait à attendre ni soumission ni enseignement. Aussitôt que le flot toujours croissant de l'émigration lui a permis de commencer l'œuvre à laquelle il était appelé, il n'a cessé de marcher en avant avec la ténacité saxonne, chassant impitoyablement le sauvage de forêts en forêts, de déserts en déserts, jusqu'à ce qu'il ait à peu près détruit la race indigène par le fer et la faim, s'inquiétant peu de savoir s'il ne détruisait pas du même coup un élément d'originalité nationale et de rénovation intellectuelle, une semence précieuse qui, mêlée à l'esprit anglais, l'aurait modifié, retrempé et rajeuni (1).

Ainsi donc, toutes les sources de poésie qui découlent des traditions et des mœurs, le citoyen des Etats-Unis les emprunte encore à la vieille patrie dont il a secoué le joug, à l'Angleterre ; quant à celles qui pourraient jaillir du sol, quant aux inspirations qu'il pourrait puiser dans le sein d'une nature admirable de beauté grandiose et sauvage, l'Anglo-Américain n'a ni le temps ni le désir de les rechercher, de s'y livrer et d'en jouir. Il s'agit pour lui, non pas de contempler la nature, mais de la vaincre ; non pas d'admirer ses merveilles, mais de lui arracher ses trésors. C'est le peuple le plus avide, le plus actif et le plus prosaïque du globe ; et son âpreté au gain se traduit pour lui en efforts aussi grands que ceux que les passions les plus sublimes enfantèrent jamais. Entraîné dans un mouvement perpétuel d'entreprises industrielles, commerciales, agricoles, il n'estime la littérature et les arts qu'en raison de leur utilité immédiate ; il a des milliers de journaux destinés à l'informer de ce qui se passe chez lui et chez les autres ; il produit et consomme des masses de traités, de dictionnaires technologique, et il n'a pas un grand historien, pas un philosophe,

(1) Il semble, en effet, que les derniers sauvages, fuyant devant la hache du pionnier, aient emporté avec les os de leurs pères les dernières espérances de la poésie américaine. On le croirait du moins en lisant cette belle et noble supplique, vainement adressée au congrès américain, en 1829, par les Cherokees, et que nous extrayons en partie de l'excellent ouvrage de M. de Tecqueville, sur la *Démocratie en Amérique*. " Par la volonté de notre Père céleste, qui gouverne l'univers, la race des hommes rouges d'Amérique est devenue petite ; la race des hommes blancs est devenue grande et renommée. Lorsque vos ancêtres arrivèrent sur nos rivages, l'homme rouge était fort, et, quoiqu'il fut ignorant et sauvage, il les reçut avec bonté et leur permit de reposer leurs pieds engourdis sur la terre sèche. Nos pères et les vôtres se donnèrent la main en signe d'amitié et vécurent en paix. Tout ce que demanda l'homme blanc pour satisfaire ses besoins, l'Indien s'empressa de le lui accorder. L'Indien était alors le maître, et l'homme blanc le suppliant. Aujourd'hui la scène est changée ; la force de l'homme rouge est devenue faible. A mesure que ses voisins croissaient en nombre, son pouvoir diminuait de plus en plus ; et maintenant, de tant de tribus puissantes qui couvraient la surface de ce que vous nommez les Etats-Unis, à peine en reste-t-il quelques-unes que le désastre universel ait épargnées. Les tribus du Nord, si renommées jadis parmi nous pour leur puissance, ont déjà à peu près disparu. Telle a été la destinée de l'homme rouge d'Amérique. Nous voyez les derniers de notre race ; nous faut-il aussi mourir ? "

pas un grand poète. Parmi tous ses écrivains, il n'en est guère que deux qui soient parvenus à l'intéresser aux ouvrages d'imagination et dont le nom traversant l'Océan ait éveillé l'attention de l'Europe. Les noms de Washington Irving et de Cooper sont à peu près les seuls noms littéraires qu'offre jusqu'ici cette société nouvelle si féconde sous d'autres rapports, et encore le talent du premier, s'exerçant sur des sujets déjà épuisés pour nous, est-il de beaucoup inférieur à nos yeux au talent du second.

Le romancier Cooper est le vrai poète de l'Amérique ; il a admirablement compris en quoi pouvait jusqu'ici consister la poésie américaine ; il a admirablement compris que, dans un pays né d'hier, dépourvu de traditions historiques, et n'offrant, dans l'uniformité de son organisation sociale, de ses occupations et de ses mœurs, aucune saillie, aucun relief, il n'y avait matière ni à l'épopée, ni à la poésie satirique ou tragique, ni au tableau de mœurs proprement dit. Après un essai malheureux dans ce dernier genre, il y a bien vite renoncé pour s'occuper exclusivement, et avec un rare bonheur, d'appliquer les procédés de composition de Walter Scott aux deux grands aspects sous lesquels s'offre la nature américaine, les forêts et l'Océan, et aux deux grands faits qui forment jusqu'ici toute son histoire, la lutte des premiers émigrants contre les sauvages, et la guerre de l'indépendance contre l'Angleterre.

Je ne sais que peu de chose sur la vie de l'auteur du *Pilote* et du *Dernier des Mohicans*.

James-Fenimore Cooper, issu d'une famille anglaise originaire du comté de Buckingham, qui émigra en 1769, et s'établit dans l'Etat de New-York, est né en 1799 au sein de cette Etat, à Burlington, sur la Delaware. Il a passé son enfance près des sources du Susquehanna, dans la ville naissante de Cooperstown, dont il nous décrit avec tant de charme les commencements dans son roman des *Pionniers*.

A treize ans, il fut placé au collège de Yale, à New-Haven, et, trois ans plus tard, il entra dans la marine et se livra à de longs voyages, qui ne contribuèrent pas peu à donner à son talent ce caractère d'énergique originalité qui le distingue.

Forcé, par l'état de sa santé, d'abandonner le service maritime, il rentra dans la vie privée, se maria, et se livra tout entier à la culture des lettres, n'interrompant la série de ses productions, qui se succédèrent régulièrement chaque année, que par quelques voyages dans les différentes contrées de l'Europe, et un séjour plus prolongé à Lyon, où il exerça pendant trois ans, de 1826 à 1829, les fonctions de consul des Etats-Unis.

Son premier roman, publié en 1821 sous le titre de *Précaution ou le Choix d'un mari*, n'eût qu'un médiocre succès en Amérique et il est resté peu connu en Europe. C'est un roman de mœurs à la manière de miss Edgeworth, dont la scène se passe en Angleterre ; il est surchargé de petits détails inutiles, encombré de longues conversations, et ne présente qu'un très-faible intérêt. Son second essai fut plus heureux. Délaissant le tableau de mœurs et surtout des mœurs étrangères, dans la peinture desquelles il ne pouvait être que copiste, il chercha à traiter à la manière historique un sujet américain ; et il emprunta à la guerre de l'indépendance la donnée de l'*Espion*, qui parut peu de temps après son premier roman. Bien que le personnage principal d'Harvey-Birch, l'héroïque Porte-Balle, l'espion sublime qui sacrifie à la patrie non-seulement sa vie, mais son honneur, soit un peu forcé et peu homogène, et bien que l'auteur ait cru devoir faire figurer dans ce roman, d'une manière assez malheureuse et

dans un rôle tout à fait secondaire. Washington lui-même, sous le pseudonyme de Harper, il y a dans cette production, de la vérité, de la variété, de la vie. Les deux figures de femmes sont un peu ternes, mais le caractère du capitaine Lawton, le sabreur virginien, est vigoureusement accusé. Le docteur Sitgreaves, avec ses sollicitudes anatomiques, est assez plaisant. Cependant cet ouvrage ne saurait être classé en première ligne parmi les romans de Cooper. On en peut dire autant, ce me semble, de *Lionel Lincoln*, publié, en 1824, et dont le sujet est également emprunté à l'histoire de la guerre de l'indépendance.

Le triomphe de Cooper n'est pas là ; il est dans la peinture des grandes scènes qui se passent sur l'Océan, et des puissants contrastes que font naître le rapprochement de la vie civilisée et de la vie sauvage. C'est dans ces deux directions que Cooper s'est élevé jusqu'au génie et qu'il a mérité d'être placé le premier, après Walter Scott, dans la liste des romanciers du XIXe siècle.

*Le Pilote*, qui parut en 1824, est un chef d'œuvre. Depuis Smollett, personne n'avait traité avec éclat le genre maritime. C'est Cooper qui l'a mis en vogue et en honneur, et, depuis *le Pilote*, de nombreuses imitations en Angleterre et en France sont venues témoigner de la sensation produite par cet ouvrage. Mais, parmi les imitateurs, nul n'a su allier avec tant de charme la poésie et la vérité, et voguer comme lui, avec un bonheur admirable, entre le fantastique et le plat, qui sont les deux écueils du genre. Il y a bien dans *le Pilote*, comme en général dans toutes les productions de Cooper, quelques longueurs, quelques minuties, descriptives ; son style est parfois traînant et lourd ; mais ces défauts disparaissent devant l'intérêt saisissant des détails, des caractères, des tableaux et de l'ensemble. Paul Jones le hardi et ambitieux corsaire, caché sous la jaquette d'un pilote, le sentimental Griffith, le pétulant Barnstable, le joyeux Merry, le sentencieux Boltrope, le soldat de marine Manuel *l'amphibie*, sont des types de marins aussi vrais que variés ; mais rien n'égale la belle création de *Tom-le-Long*, le fameux contre-maître de *l'Ariel*, le matelot par excellence, qui ne comprend pas l'utilité de la terre ferme, et qui, faisant corps avec le navire dont il a vu planter la première cheville, trouve tout naturel de mourir volontairement avec lui ; la scène où il prend et exécute cette détermination est la plus belle du roman. Cette figure si gauche si grotesque, si amusante et en même temps si noble, si dévouée, si imposante, à servi depuis de modèle à vingt portraits du même genre, mais aucun n'approche de la perfection de l'original. Il n'est pas jusqu'aux personnages terrestres et appartenant à la vie ordinaire, personnages qu'on le pinceau de Cooper n'exceller pas toujours à rendre, qui ne soient également réussis dans *le Pilote*. Le vieux colonel Howard, si amusant dans ses transports de *loyalty* et de patriotisme, l'intrépide, facétieux et ivrogne Boroughcliff, le lâche et perfide Christophe Dillon, la vive et malicieuse Catherine, la belle et langoureuse Cécile composent une galerie de portraits colorés sans exagération et dessinés avec une grande finesse.

Le roman des *Pionniers*, qui parut en 1822, fut le premier essai de Cooper dans un genre qu'il devait traiter avec un succès peut-être plus grand encore. Pour la première fois apparaît chez lui la pensée de mettre en présence deux ordres de civilisation ou plutôt la civilisation et la sauvagerie. Cette pensée n'est encore là qu'à l'état de débauche. Mais l'auteur en tirera plus tard un très grand parti. Elle est admirablement réalisée dans *le Dernier des Mohicans*, qui parut en 1826. Pour l'originalité, la grandeur, la grâce, la vigueur des descriptions, des caractères, et l'intérêt dra-

matique de l'action, *le Dernier des Mohicans* est le digne pendant du *Pilote*. De tous les romans de Cooper c'est peut-être celui qui a eu le plus de vogue en Europe.

Déjà M. de Chateaubriand, que l'on trouve toujours sur son chemin quand on remonte à la source de ce qui s'est écrit de beau en ce siècle, déjà M. de Chateaubriand nous avait initiés aux charmes si nouveaux pour nous de la poésie transatlantique ; nous vivions d'*Atala* et des *Natchez* lorsque l'auteur du *Dernier des Mohicans*, de *la Prairie*, des *Puritains d'Amérique*, est venu étaler à nos yeux, dans toute sa richesse inculte, grandiose et variée, la mine même dont M. de Chateaubriand avait extrait un lingot d'or précieux, qu'il nous avait livré après l'avoir admirablement ciselé.

Si Cooper est loin d'égaliser pour le travail du style, pour la beauté artistique, son illustre prédécesseur dans la peinture des mœurs sauvages, peut-être rachète-t-il cette infériorité poétique par une plus grande vérité. Les sauvages de M. de Chateaubriand, Chactas, Atala, Celuta, Mila, Outougamiz, sont des créations ornées de toutes les séductions d'un beau génie. Les sauvages de Cooper sont beaux avant tout de leur beauté propre. Le romancier américain nous les livre à peu près tels que Dieu les fit, pleins d'harmonies et de contrastes, farouches et grossiers dans leurs actes, délicats et fins dans leurs impressions, élégants dans leur pose, bizarres dans leur ajustement, graves et pittoresques dans leur langage, féroces et impitoyables pour un ennemi vaincu, hospitaliers, naïfs, rusés perfides, insoucieux du lendemain, plus orgueilleux que des rois, dédaigneux de toute occupation autre que la chasse et la guerre, et obéissant à tous les instincts spontanés d'une nature qui n'a été encore ni épurée par le travail de la réflexion, ni dépravée par l'influence du sophisme.

Nous assistons là à tous les épisodes si variés de leur vie si pittoresque ; nous les voyons, au wigwam, respectueux pour les vieillards, entourant leurs femmes d'une affection calme, mais orgueilleuse et dure, qui prend sa source dans la conviction de leur infériorité générique ; nous les voyons autour du feu du conseil, autour du poteau de guerre où la victime insulte à ses bourreaux, à la chasse, aussi adroits qu'intrépides, à la guerre, suivant comme des limiers la piste de leurs ennemis. Nous assistons à leurs jeux, à leurs cérémonies religieuses, à leurs danses guerrières ; nous les voyons barbouillés de couleurs tranchantes, chamarrés de plumes, ornés de quincaileries, décorés des chevelures des vaincus et armés du terrible *tomahawk* ; nous les voyons enfin tels que vous pouvez les voir tous les jours en ce moment, à Paris même, dans la personne des derniers survivants de cette race qui disparaît du globe. Allez voir les *Indiens Yoways*, et, si vous avez lu Cooper, vous reconnaîtrez, en contemplant *le Nuage-Blanc*, *la Pluie-qui-Marche*, *le Petit-Loup*, avec qu'elle fidélité le célèbre romancier a peint *Grand-Serpent*, *le Cerf-Agile*, *le Renard-Subtil* ; il n'est pas jusqu'au jeune fils du *Nuage-Blanc*, si fier dans sa tenue, si naturellement élégant dans ses poses, qui ne m'ait rappelé d'une manière frappante le poétique personnage du jeune Conanchet dans les *Puritains d'Amérique*.

Chingachgoock, le vieux chef Mohican, le jeune Uncas, si intrépide, si noble et si beau, le perfide et féroce Magna, sont des figures dessinées de main de maître, qui, rapprochées du vieux colonel Munro et de ses deux gracieuses filles, du jeune officier Duncan et du grotesque *David-la-Gamme*, le professeur en psalmodie, font du *Dernier des Mohicans*, par l'attrait des contrastes, une lecture pleine de saveur et de charme. Mais, ce qui donne à ce roman un intérêt si particulier, c'est ce Natty-Bumpo, que

les sauvages appellent *Ceil-de-Faucon* espèce d'intermédiaire entre l'homme sauvage et l'homme civilisé, autre création originale de Cooper, plus originale encore peut-être que celle de *Tom-le-Long*. Déjà, dans les *Pionniers* Cooper avait esquissé le portrait de Natty-Bumpo ; il nous l'avait montré touchant à la vieillesse, rattaché d'un instant à la vie sociale sous le nom de *Bas-de-Cuir*, mais bientôt rompant de nouveau avec elle, entraîné par son amour de la sollicitude et de la liberté des bois. Il a eu l'heureuse idée de faire rentrer dans le cadre du *Dernier des Mohicans* ce singulier personnage, qui joue dans ce roman le principal rôle, et qui y paraît dans toute l'énergie et la verdeur de l'âge mûr. Dans *la Prairie*, roman publié en 1827, et qui est un des meilleurs de Cooper, nous retrouvons encore Natty-Bumpo, vieillard caduc, mais toujours aussi original, et de chasseur intrépide passé à l'état de trappeur. Affranchi sans doute par le succès de cet excentrique personnage, M. Cooper, dans deux romans postérieurs, *le Tueur de Daims* et *le Lac Ontario*, s'est plu à continuer ou plutôt à reprendre par le commencement la biographie de son héros de prédilection, dont il nous raconte la jeunesse.

Cette seule figure de Natty-Bumpo suffirait pour assurer à M. Cooper la gloire durable des talents créateurs.

Depuis le *Dernier des Mohicans* et *la Prairie*, le fécond romancier n'a cessé d'ajouter de nouveaux titres à la brillante réputation dont il jouit. *Les Puritains d'Amérique*, *le Corsaire rouge*, *l'Ecumeur des Mers*, *Deerslayer*, *le Lac Ontario*, *le Paquebot américain*, *Eve Effingham*, *Fleur des Bois*, *les Deux Amiraux*, où l'auteur, après avoir souvent peint des combats singuliers de vaisseau à vaisseau, s'est essayé avec beaucoup de bonheur à représenter une bataille navale ; le *Feu follet* dont le héros est pour la première fois un corsaire français ; tous ces ouvrages, écrits dans les mêmes données et par les mêmes procédés que les précédents, ont eu un égal succès. Mais lorsque M. Cooper, abandonnant la vie des mers et des forêts, a voulu transporter en Europe la scène de ses romans, il n'a plus offert, à beaucoup près, les mêmes qualités, et plusieurs de ses derniers ouvrages, *le Bravo*, *l'Incident-Mauer*, *le Bourreau de Berne*, *Mercédès de Castille* n'ont point obtenu des lecteurs le même accueil que *le Pilote* ou *le Dernier des Mohicans*. Cependant le fécond romancier ne se lasse pas, et, chaque année, il nous arrive des régions transatlantiques quelque nouvelle production de M. Cooper, qui se traduit aussitôt dans toutes les langues de l'Europe.

Une chose qu'on ne saurait trop louer, surtout de notre temps, dans les romans de cet éminent écrivain, c'est leur parfaite moralité, c'est le précieux talent qui a permis à M. Cooper d'écrire des romans intéressants et honnêtes, et qui peuvent sans inconvénient être mis entre toutes les mains, réunion d'avantages qui devient de plus en plus rare aujourd'hui, où l'honnêteté est si souvent ennuyeuse, où l'intérêt s'achète si souvent aux dépens de l'honnêteté, et où, pour concilier les deux choses, on a inventé le roman hypocrite et salement vertueux, c'est à dire la plus pernicieuse de toutes les immortalités.

Vous chercheriez vainement dans Cooper ces peintures lascives et ignobles où, sous prétexte de représenter le vice dans toute sa nudité, le romancier vertueux se complait à décrire, à charger, à exagérer des situations qui ne sont propres qu'à dépraver le cœur et à vicier l'imagination ; romans vertueux qui, sous prétexte de remplir une mission sociale, se glissent au bas des grands journaux, s'introduisent avec eux dans toutes les fa-

milles, et donnent à la corruption des allures et des proportions jusqu'alors inconnues.

Le célèbre romancier américain a su préserver sa plume de cette hypocrite spéculation sur les sens, qui, se parant chez les uns du nom de vérité dans l'art, chez les autres du nom de moralité sociale, et chez quelques-uns se décorant des deux sophismes à la fois, se croit le droit de tout dire, de tout dénuder, de tout peindre, sans mesure, sans retenue, sans pudeur, comme si une certaine ignorance d'un certain degré de vice n'était pas le plus précieux, le plus respectable des attributs de l'homme et surtout de la femme.

Les romans de Cooper se distinguent tous essentiellement par une manière sobre, franche et honnête d'aborder le mal, et une délicatesse extrême à mettre le bien en lumière. L'on pourrait peut-être désirer plus d'animation, plus de coloris dans quelques-uns de ses portraits de femmes, mais tous, du moins, quoique variés dans leur caractère particulier, pétulants ou calmes, mélancoliques ou gais, tendres ou imposants, froids ou passionnés, brillent par une expression générale de décence, de pudeur et de noble fierté, et parmi eux il en est de délicieux. Quoi de plus ravissant par exemple, que cette figure de Narrah-Mattah, dans le quatrième volume des *Puritains d'Amérique*, de cette jeune Américaine enlevée tout enfant par les sauvages à sa mère qui pleure sa mort depuis tant d'années ? Elevée au sein d'une tribu des Narragansetts, la jeune Ruth est devenue la femme d'un grand chef, d'un jeune beau Sagamore qu'elle aime de toute son âme ; elle a oublié la langue, la religion, les mœurs et le toit de ses pères, elle partage toutes les affections et tous les haines de son mari, et son bonheur serait complet si la blancheur de sa peau qui lui a valu le nom de *Narrah-Mattah, la neige blanche*, ne lui rappelait sans cesse qu'elle appartient à une race qu'on lui a appris à mépriser et à détester. Et cependant c'est son époux lui-même, son époux aimant et aimé qui, vaincu par les larmes de sa mère, la fait venir du fond des bois, et cherche à réveiller dans son âme la mémoire des jours oubliés. De tous ces souvenirs perdus qu'il évoque en vain, il n'en est resté qu'un dans le cœur de la jeune sauvage : c'est celui d'une jeune femme *au visage pâle*, dont l'image penchée sur un berceau passe quelquefois dans ses rêves, c'est le souvenir de sa mère, et c'est aussi de celui-là que le généreux Sagamore se sert pour arriver successivement à tous les autres. Cette scène entre les deux époux, exprimée dans le langage pittoresque et concis du sauvage, est admirable de grâce et de mélancolie. Rendue à sa mère, Narrah-Mattah ne peut vivre loin de celui auquel elle a donné son cœur ; rappelée par lui elle accourt, mais c'est pour recevoir ses derniers adieux, car il va mourir ; elle le trouve attaché au poteau de guerre, et quand il est mort elle expire à ses pieds.

Indépendamment de ses œuvres d'imagination l'illustre romancier a publié quelques autres écrits, notamment des lettres sur les Etats-Unis d'Amérique, un récit de ses voyages en Europe, qui n'est pas exempt de préjugés et d'erreurs, surtout en ce qui touche la France, et quelques opuscules politiques.

« Cooper, dit un écrivain, paraît doué d'une forte constitution, d'un caractère décidé ; le tour de son esprit tend vers l'observation plus peut-être des choses que des hommes ; sa taille est un peu au-dessus de la moyenne ; les traits de son visage sont empreints de fermeté, et ses mouvements sont plutôt rapides que gracieux ; ses gestes ont de l'énergie. Son front est très-haut.

Ses yeux, qui sont enfoncés, ont une expression sauvage, inquiète, agitée, comme s'ils n'étaient point accessible au sommeil, et semblent constamment à la recherche de quelque chose. Un de ses amis les décrit comme les yeux les plus propres aux veilles qu'il ait jamais vus ; mais leur éclat s'affaiblit quelquefois, et alors ils portent l'empreinte de sentiments plus doux et plus tendres. Dans le silence, son visage a l'expression d'une inflexible

fermeté ; et quand il parle on dirait qu'il tient à son commandement toutes les passions, tous les sentimens de son cœur, et qu'à sa volonté ils viennent se réunir sur ses lèvres. Alors il captive merveilleusement l'attention de ses auditeurs. Le sculpteur David est parvenu avec un rare bonheur à donner ce caractère au magnifique buste qu'il a fait de lui.

## DÉCEPTIONS DE VOYAGES.

### AUX BORDS DU RHIN (1).

#### V.

De Coblenz à Ems.—Les Allemands des légendes.—L'employé aux courses à âne.—Les bains d'Ems.—La Lahn, souvenirs guerriers.—Stolzenfels.



DEPUIS que j'avais quitté Paris sous un champêtre prétexte, mes pas n'avaient pas foulé un brin d'herbe ; le dôme des arbres ne m'avait pas une seule fois servi de parasol ; je n'avais entendu siffler que des inspecteurs de chemins de fer, et mugir que la vapeur comprimée dans les marmites des locomotives. C'est pourquoi je résolus de franchir pédestrement, et à travers choux, les trois lieues qui séparent Coblenz des bains d'Ems. Je m'effrayai peu de cette courte excursion dans le duché de Nassau, bien que j'eusse lu naguère, dans les œuvres d'un de nos plus grands romanciers, que les eaux sont cachées au sein des glaciers les plus inaccessibles de la Suisse. Confiant donc mon bagage à la diligence, je traversai, au lever de l'aurore, le pont de bateaux qui joint les deux rives du Rhin ; et ayant gravi Ehrenbreitstein, je pris un sentier montueux qui conduit sur le plateau. De là, l'œil embrasse le triangle formé par Coblenz, et, à droite et à gauche, le cours du fleuve, qui fuit vers le nord à travers des plaines immenses. Du côté opposé, ce ne sont que mamelons couronnés de châteaux forts. Devant moi, les croupes amoncelées du Taunus, couvertes de bois, et entre les flancs desquelles le regard devine des vallées fraîches et sinueuses. Un tissu de nuages gris de perle s'étendait sur l'horizon, et bientôt le vent le secoua si fort, que ces perles s'égrenèrent en grosse pluie tiède et odorante sur ma tête ; un bel orage d'été, formant comme une colonne sur les contours de laquelle le soleil allumait une mosaïque de diamants.

Des gens de la campagne s'acheminaient, graves et chargés, vers la ville. Leurs tournures, leurs physionomies, sont toutes différentes de celles de la rive gauche du Rhin ; je reconnus les Allemands des légendes. Tous me saluaient en passant, non-seulement du geste, mais en y joignant une phrase amicale ou un souhait, suivant la coutume antique. Leurs chapeaux restaient sur leurs têtes ; mais leur mine était bienveillante, cour-

toise, et, s'ils étaient plusieurs ensemble, femmes, filles, enfants, chacun improvisant à la fois son compliment, il en résultait un certain bourdonnement harmonieux et doux. Ces démonstrations pacifiques ôtent à l'isolement sa tristesse, et font les jambes plus agiles. Le parler du cœur est toujours expressif ; cet allemand, je l'entendais mieux que celui des aubergistes de la plaine ; j'y répondais dans ma langue, sans exciter ni trouble ni surprise.

Une de ces caravanes passait, comme je venais de cueillir deux brins de chèvrefeuille à un buisson. Je m'aperçus qu'une jeune paysanne les avait montrés, en souriant, à son père. Un petit garçon, se détachant, se mit à gambader devant moi, m'invitant à le suivre. Il quitta le sentier, descendit quelques pas, tourna un bouquet de jeunes hêtres, et m'indiqua du doigt un massif énorme de chèvrefeuille tout fleuri ; puis il s'enfuit à toute la rapidité de ses petites jambes. Le bouquet cueilli, je cherchai en arrière ces braves gens que je n'avais pu remercier ; ils étaient fort loin déjà ; je leur jetai un cri aigu dont ils comprirent l'intention, car ils y répondirent en chœur en me rendant mes signaux. Certes, je ne songeais guère à collectionner du chèvrefeuille ; mais leur bonne grâce m'avait charmé, et je n'aurais pas volontiers esquivé sur la route ces fleurs devenues un don naïf et l'objet d'un souvenir.

Le temps, à son tour, se rendit aimable et se piqua de discrétion, en relevant la lourde pomme de son arrosoir, qu'il emporta dans l'espace. En ce moment même, je découvrais dans la plaine le cours de la Lahn, étincelante comme un ruban bleu moiré d'argent, et resserrée entre deux longues chaînes d'un vert splendide, au fond desquelles les premières maisons lointaines d'Ems, alignées en double file, faisaient l'effet d'un fragment de collier de jais blanc, à demi perdu entre deux plis de velours émeraude.

On m'avait indiqué, au cas où les hôtels seraient pleins, une famille de l'endroit qui loue des chambres aux étrangers, et de qui le nom remplirait ici tout un alinéa et fournirait de consonnes gutturales un poème de Brébeuf. Je fus accueilli là par deux jeunes femmes qui, assistées de la servante, s'efforcèrent vainement d'entendre ma harangue. Elles savaient, à elles trois, un mot de français tout au plus, mais elles avaient la meilleure volonté du monde à saisir le sens de ma pantomime. Vains efforts ! elles se regardaient entre elles, ébahies, et partageaient d'un éclat de

(1) Voir la dernière livraison de l'ALBUM.

rire. Lors, la plus avisée me prit par la main, et se frottant le bout du nez avec l'index, elle me fit signe de la suivre. Nous avons gagné la rue. A quelques pas, nous entrâmes dans une maison d'où sortit une dame simplement mise, mais avec goût, qui m'ayant salué avec beaucoup de grâce, s'offrit à nous servir de truchement : c'est là le service que j'étais venu lui demander. Son baragouin très-intelligible me fut d'un grand secours. Elle transmit mes propositions à mon hôtesse, et je m'empressai de lui donner à traduire, par anticipation, tout ce que je me proposais de dire d'ici à deux ou trois jours. Je me confondais en remerciements ; la dame se mit à ma disposition avec une obligeance exquise, et la prenant pour une baigneuse venue là pour son plaisir ou sa santé, je me félicitais d'une relation aussi convenable et me promettais de la cultiver, lorsqu'en la quittant avec les plus respectueuses cérémonies, je l'entendis me parler de son mari et me dire qu'il se trouvait à Ems, en qualité d'employé aux courses à âne. Je n'osais lui demander quel rôle il faisait dans cette singulière administration, et je me retirai d'autant plus civilement que je craignais de trahir l'effet de ma méprise.

Je n'en vins pas moins, peu de jours après, remercier cette aimable épouse de l'écuyer d'Aliboron.

Je ne trouvai d'agréable à Ems que mes hôtesse, dont la prévenance et l'interminable gaieté compensaient les ennuis de ce séjour froid, guindé, monotone et tout empesé d'étiquette septentrionale. Ems est une villace d'une seule rue interminable, resserrée entre un rocher et le cours de la Lahn, et exclusivement composée d'hôtels garnis, sans autre agrément qu'une promenade sèche, sorte de cours, analogue au marché aux chevaux de Paris, et un petit jardin, avec des oasis de feuillage entourées d'allées de sable jaune d'ocre. On fait là de la musique, on joue, et l'on mange ; on boit de l'eau saumâtre dans des verres de Bohême, et l'on se promène dignement avec un grand respect de soi, dans le Cursaal, le long d'une galerie flanquée de boutiques, et sur le quai, du côté de l'hôtel de Darmstadt.

Ces bains sont à la mode dans le monde diplomatique ; on y voit des ambassadrices, des margraves, des conseillères-auliques fort solennelles. Les Français se conforment au ton qu'elles ont donné. Dans ce lieu champêtre, dans ce vaste hôpital, on ne saurait passer pour honorable et tout à fait vertueux, si l'on ne met des gants beurre frais pour voir lever l'aurore. La population nomade est remarquable : comme les eaux passent pour être douées de la propriété de faire maigrir, on y voit les plus grosses femmes de l'Europe septentrionale ; ce ne sont que boules, dômes et futailles. Des concerts détestables et le jeu sont les uniques passe-temps. J'observai là, comme partout, que les Français sont la nation la moins joueuse du monde. Le jugement, chez eux, domine la passion du merveilleux, de l'inconnu et des aventures. Nos compatriotes ne se livrent guère que par forfanterie, quand on les regarde ; les Allemands, les Anglais, les Hollandais vont jouer tout seuls dès le matin, quand rien ne les empêche ou ne les distrait. Nombre de jeunes Parisiens affectent, aux eaux, de simuler l'accent anglais ; ils parlent comme des canards enrôlés, afin d'avoir meilleur air.

La route qui conduit, par la plaine, d'Ems à Coblenz, est riante et variée : elle côtoie la Lahn, dont les eaux descendent de Nassau et de Wetzlar, où mourut le général Hoche, enterré à Weissenthur, au bord du Rhin. Ce fleuve est ennoblé des souvenirs qu'y ont laissés les plus illustres guerriers de tous les âges. Il semble que le laurier devrait croître naturellement sur ces

rives, terre sacrée où les plus fiers soldats des temps modernes sont venus chercher une tombe, au milieu des ombres errantes des héros d'autrefois. Dans ces lieux qui virent combattre Agrippa, Trajan, Germanicus, qu'ils ont baptisés Roland, Charlemagne, Frédéric Barberousse ; Louis XI, à cette terrible bataille de Bâle que l'on compare au combat des Titans ; Turenne, le grand Condé. . . ., l'on se découvre à chaque instant devant le monument d'un Achille, Scyros est là partout. A Salsbach, c'est la pyramide de Turenne ; à Strasbourg, la tombe du Maréchal de Saxe ; à Kehl, on a consacré la mémoire de Desaix ; les os de Kléber sont à Strasbourg ; la grandeur de Moreau, sa gloire sont mortes où elles naquirent, aux bords du Rhin : c'est là qu'en repose le souvenir. Enfin le territoire de Coblenz conserve les restes de nos deux généraux les plus purs, les plus vaillants et les plus poétiques, car la Parque les a moissonnés à leur printemps. Marceau tombe à vingt-six ans près d'Altenkirchen, et ses ennemis mêmes l'ont pleuré ; Hoche expire près de là, tout aussi jeune ; le noble prédicateur de la Vendée cueille ses dernières palmes sur cette terre pacifiée jadis par ce Germanicus, que notre guerrier rappelle de plus d'une manière, et qui mourut empoisonné. Etranges et tristes rapprochements ! Oui, ce sol est sanctifié par l'histoire, par la poésie ; ces contrées sont les Thermopyles, sont la Phrygie des épopées modernes.

Rien ne désenchanté comme de contempler cette terre dégénérée au travers de ces mémorables souvenirs. Tout y est prosaïque et rapetissé : des villes, des fabriques, des singeries gothiques en plâtre peint, des marchands, de petits soldats de petits princes à demi bourgeois, des aubergistes et des cabaretiers partout : la parodie après le poème. Un jardin pittoresque, accommodée au goût des lecteurs de Walter Scott, voilà le Rhin d'aujourd'hui. La déception est perpétuelle. Quant aux vieux burgs, à ces castels féodaux dont l'histoire se perd dans les brouillards de la fable. Il n'en reste que des tronçons informes et presque insignifiants. En remontant le fleuve, au delà de Coblenz, nous apercevons tout d'abord Stolzenfels. C'est un don de la magnificence de l'ancien chef-lieu de Rhin-et-Moselle au prince royal de Prusse. Coblenz avait essayé de vendre aux enchères ce donjon ruiné ; la mise à prix de trois cents francs n'avait séduit personne ; nul en voulait pour rien. Alors on offrit généreusement Stolzenfels, en 1823, à l'héritier du royaume du grand Frédéric, le jour de sa fête. Les petits cadeaux. . . coûtent cher. Enchanté d'être burgrave sur le Rhin, et d'avoir conquis son burg à si bon marché, sans catapultes, fauconneaux ni mangonneaux, ce prince releva les vieilles murailles de Stolzenfels, et eut l'art d'édifier avec de la pierre, du bois, du fer et du ciment, un château de carton d'une assez déplorable comique. Cela rappelle un peu le château sarrasinois, où des figurants de l'Opéra de Paris vont conquérir leurs danseuses au troisième acte de la *Juive*. Les vieux crâneaux de l'autre rive semblent, plus renfrognés encore, contempler dédaigneux cette mascarade d'architecture.

Ce joujou moyen âge est fort exigü, très incommode à habiter. Tout cela n'est rien, et la fantaisie du prince nous semblerait fort respectable, s'il ne se fût avisé d'y héberger la reine d'Angleterre. Il a fallu prendre le burg au sérieux ; c'est ce que la cour de Windsor a fait ; mais elle s'est trouvée fort mal à son aise, et tout à fait hors de ses habitudes. En France où l'on est léger, on n'oserait se permettre de telles facéties. D'ailleurs, chez nous, les rois n'ont jamais eu le temps de se divertir, et quand ils

l'ont pris nonobstant, ils s'en sont repentis. Ce que voulait le roi de Prusse, c'était décorer son castel d'un glorieux souvenir assorti aux bimbeloteries qu'il y a entassées. Grâce à cette visite, le nouveau manoir est mieux illustré que l'ancien, dont la légende est assez bornée. Isabelle d'Angleterre s'y arrêta en 1235, lorsque allait épouser l'empereur Frédéric II. Cent ans après, l'archevêque Werner s'y ruina en cherchant la pierre philosophale. Si jamais la France regagnait la rive gauche du Rhin, elle se devrait à elle-même d'offrir Stolzenfels à M. le vicomte d'Arincourt.

## VII.

Le Rhin.—Les deux frères.—Rheinfelds.—Garlinde.

Au delà de Stolzenfels, on me montra un amas de pierres que je ne vis point, mais qui marque l'emplacement de la fameuse Kœnigstulh, ou *le Siège du Roi*. C'est là que l'on convoquait l'assemblée des électeurs du Rhin, pour débattre les plus graves questions d'Etat, là que se décidait l'élection ou la déposition des empereurs. Cependant le Rhin se rétrécissait peu à peu, devenait bruyant, en même temps que les côtes se faisaient plus arides, plus sombres, plus déchirés. Sur la rive droite, à une grande élévation, parmi des ronces et des roches grises, on aperçoit le château de Marksburg. Il est difficile de se figurer une forteresse plus lugubre, une prison d'Etat plus cruellement isolée. La Prusse en a fait une caserne d'invalides. Le grand Frédéric, philosophe et soldat, n'aurait pas eu cette idée-là ; c'est là que la Prusse exile les nobles débris de ses armées. En France, nous offrons aux nôtres un hôtel, un palais, dans la capitale de l'empire, afin qu'ils soient là parmi les générations nouvelles, comme un exemple vivant. Le grand roi Louis XIV voulut même que leur asile somptueux fût couronné d'un dôme qui trônât sur tous les édifices de la ville, et il en fit dorer le campanile, afin que ce monument, s'élevant dans les cieux, fût un plus digne emblème de la gloire qu'il prisait au-dessus de tout, et fût radieux comme elle. Un peuple qui conçoit et exécute de la sorte un si beau dessein, sans exemple jusqu'alors, n'est-il pas le premier du monde ? Tel était le sentiment du roi Frédéric, de celui qui fonda la monarchie prussienne, et il était bon juge de la gloire militaire.

De ce point, jusqu'à Bingen, le pont du bateau reste couvert de monde, chacun est attentif ; les Français sont tout yeux, les Allemands babillent et boivent avec enthousiasme, et les Anglais, le nez fourré dans leurs livres de voyage, absorbés comme des derviches en prière, cessent de regarder la campagne, ce qu'ils exécutent partout où le pays est curieux et célèbre. Ils sont venus de loin pour voir des merveilles, et ils profitent du moment où elles sont devant eux, pour les chercher dans leurs livres. Ici commence la portion montagneuse et fantastique du Rhin. L'exposition est d'un intérêt prodigieux et prépare à des aspects surprenants. La couleur fauve, l'aspect sauvage de ce défilé, la violence des lignes, la bizarre position des villages, la véhémence du fleuve qui se tord dans sa prison, tout impressionne d'autant plus qu'on croit sentir que le spectacle commence à peine. Mais il commence toujours, le drame est incessamment ajourné, et telle est la déception que l'on ressent, si l'on n'a pas la raison suffoquée par les préjugés de l'imagination. Ces montagnes sont des nains aux gigantesques allures ; à chaque sinuosité, l'on dévore l'espace et l'on retrouve à peu près ce que l'on vient de franchir ; les mêmes accidents se reproduisent, la couleur même, d'un vert de mousse marbré d'un brun très-chaud, est monotone, et les monts toujours bas ne se profilent point. Dès qu'un mamelon se

détache un peu de la paroi, il est habillé de vignes et coiffé d'une ruine ; mais elle est plaquée d'ordinaire sur un fonds lourd et écrasant. Chose singulière : bien que cette nature soit assez bornée, elle n'est pas propre à inspirer un peintre ; car bien que l'horizon soit proche, il n'y a de premier plan nulle part. Puis, tout prend un air de curiosité naturelle, qui transforme assez vite l'explorateur en badaud. Si l'on ne craignait de trop rétrécir le cadre et d'être suspect d'exagération dans un sens négatif, on donnerait un frontispice assez exact de ces campagnes, en les comparant à une série de ces culs-de-lampes qu'on lithographie sur la couverture des romances nouvelles. Un mamelon isolé dans un coin, avec une ruine dessus, et de l'eau pour premier plan. Il n'y manque qu'un troubadour avec une toque à plume, des manches à crevés et une guitare sur l'estomac. Cette pauvreté de lignes et d'ensemble résulte de la disproportion du fleuve avec les plateaux qui l'encadrent. Ceux-ci sont trop bas, et le Rhin trop large, en sorte que l'œil ne saurait aisément composer les deux rives et les assoir dans le même rayon. Il s'attache forcément à l'une ou à l'autre : chaque méandre en saillie lui fournit un bloc isolé, baignant dans une flaque, et pour peu qu'il y ait en bas une barque, et en haut un vieux pan de muraille, on cherche involontairement le troubadour.

Que ces aspects soient saisissants pour des gens qui n'ont encore vu que les plaines du centre de la France, les rives de la Loire, ou celles de la Seine, de Blois à Saint-Germain-en-Laye, on le conçoit à merveille : mais, pour qui connaît seulement le cours du Rhône, de l'Isère, du Gard, de la basse Seine, des rivières du Jura et de l'Auvergne, les bords du Rhin doivent être d'autant plus décevants, que la spéculation et l'enthousiasme de commande les ont exaltés outre mesure.

Le prestige du Rhin réside dans l'imagination de ceux qui le contemplent ; il exerce parmi les fleuves une sorte de royauté mystique et séculaire. Une reine est toujours belle, un vieil empereur, toujours imposant et majestueux. C'est en vain que le temps saisit et entraîne la réalité ; le voyageur verra toujours des ombrages à Tempé, de l'eau dans le Simois, et se mirer les lauriers de Platon dans le cristal de l'Eurotas dont l'urne est tarie.

Le Rhin, à cet égard, n'est certes pas un mythe. Son abondance, sa rapidité, sa profondeur, sont admirables. Il regorge et bondit comme un torrent, et il a la majesté d'un lac. Je ne sais où Despréaux avait vu le Rhin, quand il s'est avisé d'y planter mille roseaux ; le courant emporterait des pins séculaires. Ce vieillard vigoureux n'a pas de ce duvet sur les joues, et dès qu'un objet perdant terre a effleuré ses bras robustes, il est soudain emporté. Le géant creuse, entre ses rives, un si formidable précipice, que, tout le long de l'Allemagne, on ne peut jeter des ponts. On le traverse sur une ligne fragile de bateaux chargés d'un plancher, qu'il entraîne quand il lui plaît. Certes, si l'ongle du Créateur a creusé quelque part une ligne de démarcation entre deux peuples, c'est assurément là ! Quelle belle frontière, tracée et défendue par la nature !

L'aspect stérile et désolé des deux rivages, entre Bingen et Coblenz, s'accorde avec l'idée qui représente le fleuve comme providentiellement destiné à servir de point de démarcation. Le regard ne découvre rien, de chaque côté, qui soit propre à exciter immédiatement l'avidité ou la convoitise, et c'est avec étonnement que l'on y côtoie quelques villes, telles que Boppard, fondée par Drusus, qui ne songeait qu'à établir un castrum. Cette cité regarde tristement couler l'eau. Plus loin, comme j'examinais, à ma gauche, deux rochers escarpés qui se ressemblent et sont ju-

chés sur un amas de vignes rampantes et d'arbres rabougris, un compatriote me demanda : " Sont-ce là les *die bruder* ? "

Et un cuisinier, qui écaillait un saumon près de nous, répondit : " *Ia, ia.* "

Ces rocs jumeaux, qui se nomment *les deux Frères*, ou Sternberg et Liebenstein, sont surmontés de vieux pans de murs assombris de lierre. J'entrevis une légende.

Au milieu du douzième siècle, Liebenstein était habité par un vieillard qui y passait des jours fort tristes, en compagnie d'une jeune orpheline qu'il avait élevée, et dont la destinée lui causait de grandes inquiétudes. Ce baron songeait à ses deux fils, qui l'avaient quitté au moment où il se disposait à réaliser le rêve de ses vieux jours, une union entre l'un d'eux et son enfant d'adoption, héritière de grands biens, dont le bon seigneur s'était promis d'enrichir sa famille. Comment de tels desseins n'auraient-ils pas réussi ? Elise était belle et sage ; elle brodait comme la reine Mathilde, écrivait comme un clerc ; et, quand ses doigts errants sur la harpe accompagnaient sa voix sonore, on croyait voir sainte Cécile. Tous les indigents de la contrée mêlaient son nom à leurs prières, et les ménestrels, qui apportaient le long du Rhin le récit des grandes batailles de la Terre-Sainte, célébraient sa munificence et sa bonté.

Dès qu'elle fut en âge d'être établie, le baron confiant attendit qu'un de ses fils la lui demandât. Il avait cru deviner que le plus jeune aimait Elise plus qu'on n'aime une sœur. Quant à son aîné, calme, rêveur, et d'un naturel plus réservé, il paraissait s'en tenir à l'amitié fraternelle. Cependant, à la profonde surprise du vieux sire, les deux chevaliers se taisaient ; ce que voyant, leur père, afin de les encourager, fit construire, à la cime du rocher voisin, appelé Sternberg, un second castel ; annonçant que *Sternenfels* appartiendrait à celui des deux qui épouserait Elise.

Les terrasses, les murs, les donjons s'élevaient, chacun gardait le silence. Le père ne put y tenir plus longtemps :— La demeure d'Elise est près d'être achevée, dit-il un soir ; il faut connaître enfin qui de vous deux l'y conduira. Hermann, vous êtes l'aîné ; c'est à vous de parler d'abord.

Hermann jeta à la dérobée un coup d'œil sur Elise, qui filait au fuseau, et dont la main trembla ; il crut même s'apercevoir qu'elle avait pâli.

—Messire, dit-il en soupirant, le sort qui nous est offert serait envié à un roi, à un empereur ; le trésor placé entre nous est si précieux, tant de qualités et de grâces brillent en notre chère sœur, qu'il serait impossible à tout homme sensé de ne pas souhaiter de l'avoir pour femme ; elle plairait à tout le monde ; mais chacun ne saurait lui plaire. Mon avis est donc qu'elle choisisse entre nous celui qu'elle veut garder pour son frère, et celui qu'elle désire pour époux.

Berthold, qui se promenait tout agité dans la salle, se rapprocha tout à coup, prit la parole, et la pâleur d'Elise fit place à un incarnat très-vif.

—Mon frère, s'écria-t-il avec feu, a parlé comme Salomon. Le choix d'Elise doit trancher entre nous.

Elise baissa la tête, sembla prendre une résolution, déclara d'une voix ferme qu'elle ne se prononcerait jamais, et se retira dans son appartement. Son tact exquis avait discerné ce que n'avait point deviné le vieux baron ; elle ne voulait point changer en ennemis les deux frères.

Le lendemain, un cheval tout armé piaffait à l'entrée du castel.

Hermann, revêtu de ses armes, pria et pleura dans la chapelle du château, demandant à Dieu la force d'accomplir un généreux sacrifice.—Mon père, dit-il ensuite au vieux baron, notre souverain l'empereur a besoin de l'épée de ses soldats ; depuis assez longtemps je vis dans l'indolence, il est temps que j'aie rejoindre son armée, et perpétuer le souvenir de la gloire de nos pères. Que mon frère demeure ici, qu'il soit heureux avec elle ! pour moi, je pars.

Le vieillard surpris donna sa bénédiction à son fils, qui s'enfuit au galop sans regarder derrière lui.

Dès lors on prépara les fiançailles, et Elise reprit toute sa gaieté.

A quelque temps de là, l'heureux Berthold étant allé à Francfort acheter pour sa fiancée des bijoux moresques et des étoffes de l'Orient, revint au castel, fort animé. Une croix bleue cousue sur sa poitrine ornait son surcot.

—Eh quoi ! s'écria-t-il, mon frère se couvre de gloire, le bruit de sa témérité, de ses exploits fait retentir l'Allemagne, et je suis encore inconnu comme un bachelier ! Je veux offrir à Elise un mari digne d'elle, et la conquérir. Le tombeau du Christ est aux mains des infidèles ; les plus braves guerriers du Rhin, à la voix de Bernard, abbé de Clairvaux, ont juré de combattre le croissant ; le saint-père a reçu mes vœux et je cours à la défense du saint-sépulchre. Dieu le veut ! Dieu le veut !

C'est en vain qu'Elise pleure et le supplie, en vain le père désolé objecte son grand âge et la crainte de laisser bientôt l'orpheline sans soutien ; Berthold, enivré de l'éloquence du moine, redisait toujours : " Dieu le veut ! " Ajournant donc son mariage, il partit pour la guerre sainte.

Ainsi, le vieillard resta seul à Liebenstein avec sa pupille, et voilà pourquoi on le rencontrait, triste, découragé, appuyé sur le bras d'Elise plus triste encore, le long du chemin qui conduisait à *Sternenfels*, silencieux emblème de tant d'espérances déçues.

Ce qu'avait prévu le baron de Liebenstein arriva. Elise ferma les yeux de son père adoptif, privés de la consolation de se fixer une dernière fois sur la tête de ses enfants. Alors, Hermann fut forcé de renoncer à son exil, de prendre congé de l'empereur Conrad et de revenir au manoir paternel, où la fiancée de son frère était restée seule. Ils passèrent ainsi plus d'un an dans la situation la plus cruelle, car Elise, ne recevant aucune nouvelle de Berthold, n'osait confier ses inquiétudes mortelles à Hermann, et ce dernier, courageusement esclave de ses devoirs et de l'honneur, s'était condamné à cet éternel silence du cœur, si douloureux toujours, mais dont l'observance devenait héroïque dans un aussi long tête-à-tête.

Toutefois, il remporta sur lui cette victoire suprême, avec l'assistance de son patron et de la chaste Mère du Sauveur, au pied de laquelle il allait pleurer chaque jour. Deux ans s'étaient écoulés, lorsque Berthold revint, avec une escorte nombreuse d'écuyers, de pages du pays des Maures, et de femmes esclaves. Cette suite brillante était en l'honneur d'une jeune Grecque d'une beauté merveilleuse, que Berthold, au mépris de la foi jurée, avait épousée à Constantinople. Déjà ses messagers venaient d'apporter au château la nouvelle fatale.

A l'aspect du cortège qui s'avance, et déjà gravit la montagne, Hermann songe à son bonheur, au repos de sa vie entière qu'il a sacrifiés vainement à ce frère parjure. Cette Elise pour la félicité de laquelle il s'était immolé était trahie, insultée même par le triomphe insolent d'une rivale, dont la présence devait souiller le

manoir de Liebenstein. Indigné, furieux, Hermann s'élança sur son coursier, et arriva devant son frère la lance en arrêt et la visière fermée. Il le somma de tourner bride et lui jura qu'il ne franchira le pont-levis qu'après avoir passé sur son corps ; l'impétueux Berthold fond sur lui l'épée haute.

Mais Elise, devinant tout, l'a suivi de près ; elle se jette entre les deux frères et les sépare. En vain, plus tard, Hermann s'efforça-t-il de la consoler, son cœur était brisé ; elle se retira dans un monastère. Berthold avait pris le chemin de Sternenfels, où il vécut dans les plaisirs et la dissipation, jusqu'au moment où sa femme, devenue coupable, prit la fuite avec un écuyer.

Alors, les deux castels jumeaux demeurèrent ensevelis dans la plus noire mélancolie. Chacun des deux frères vivait séparément dans la plus profonde solitude. Les ronces, le lierre, grimpaient le long de ces murailles, comme autour de deux tombeaux. Parfois les deux frères, du haut de leurs donjons, s'apercevaient l'un l'autre, errant comme des ombres le long de leurs manoirs déserts. Au bout de quelques années, ils remarquèrent mutuellement que leur dos se courbait ; plus tard encore, ils se reconnaissaient de loin à leurs longues barbes blanches ; ils vieillirent ainsi en face l'un de l'autre et séparés par un abîme ; leurs regards affaiblis se cherchaient encore dans l'espace. Tous deux devinrent centenaires, et leurs mains décharnées ne se joignirent pas, et leurs lèvres ne réveillèrent pas au fond de leurs âmes les échos d'une voix oubliée. On ne sait quand ils moururent. L'opinion des bonnes gens de la plaine prolongea d'âge en âge leur sépulcrale existence, jusqu'au temps où les pierres des deux castels abandonnés s'étant égrenées une à une, il ne resta plus sur chaque rocher que quelques tronçons de murailles, étouffés entre les bras nouveaux des arbres et des plantes sauvages qui reprenaient possession de leurs antiques domaines.

La mémoire des deux frères est consacrée de nos jours, comme toutes les poétiques traditions du Rhin, par un cabaret situé à Bernhoffen, village qui fit, dit-on, partie autrefois du patrimoine de saint Pierre. L'église est d'un gothique très-fleuri et très-mignon. Elle fut bâtie par le chevalier Bræmsler von Badesheim, à son retour de Palestine, le même qui tua un dragon en Syrie, ni plus ni moins qu'Hercule ou Thésée. Ce Bræmsler eut de grandes aventures ; il fut mis en prison par les Turcs, et jura que s'il recouvrait la liberté, la première vierge qu'il rencontrerait en rentrant dans ses domaines serait consacrée au Seigneur. Ces sortes de vœux n'ont jamais réussi à personne ; il fallait être bien obstiné, ou fort ignorant, pour ne tenir aucun compte de l'histoire de Jephthé et de la fable d'Idoménée, roi de Salente. Comme vous devinez sans peine que la première fille qu'il aperçut au bord du Rhin fut la sienne, je me dispenserai de vous en faire part. Ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'elle aima mieux se précipiter dans le fleuve que de prendre le voile.

Depuis une heure le ciel se chargeait de nuages sombres, houleux, qui s'amoncelaient sur les monts ; un vent libernal noircissait les eaux et sifflait entre les ronces desséchées. Pas un arbre, pas un pied de vigne ne trahissait la présence de l'été. Il n'y avait que des oiseaux de proie qui croissaient en traçant des auroles autour des rochers. Un peu plus loin, un rayon de soleil, glissant sur le sommet du coteau, fit briller sous le ciel quelques feuilles d'émeraude, et ressortir des nuées froides et grises un champ d'avoine ou d'orge, dont le plateau parut couronné comme d'une bandelette d'or mat. Ce fugitif aperçu du printemps qui ne descendit pas dans la plaine me rappela un certain lieu, où

Uhland a fixé avec beaucoup de grâce une impression de la nature toute semblable.

« C'était dans les sombres jours de novembre ; j'étais venu dans le bois de sapins, debout, appuyé contre un des plus élevés, je parcourais tes lieds, ô Kerner.

« J'étais plongé dans tes saintes légendes : tantôt je m'inclinai devant le roc miraculeux de Saint Alban ; tantôt je contemplai Régiswind dans un nimble de rose ; tantôt je voyais poindre le cloître d'Hélicène.

« O doux prodige ! la hauteur m'apparut tout à coup baignée dans l'or du mois de mai, et l'appel du printemps réveilla les cimes.

« Bientôt, pourtant, pâlit ce printemps merveilleux. Il craignait de s'asseoir dans la vallée, et ne fit qu'effleurer de son vol le sommet de la terre. »

Ce nom mélancolique et rêveur de Justin Kerner revint à ma pensée, comme nous découvriions un bosquet de sapin rabougris, et contribua à attrister encore ces lugubres aspects, je m'étais souvenu du lied de *la Vigne et du Sapin*. Ils disputent de leur mérite, et le dernier murmure, en étendant ses longs bras funèbres : — « Mes dons sont plus précieux que le nectar de tes grappes ; ô passant, quelle paix contiennent mes planches !... »

Et me voilà perdu dans les idées nébuleuses de la poésie souabe, et le coude sur une balustrade, les poings contre les deux mâchoires, gouvernant sur l'océan des idées noires. Une main rudement appuyée sur mon épaule me tira sur la rive. Je reconnus ce brave Nurembourgeois qui, à Cologne, avait bénévolement porté ma malle et avec qui j'avais si gaiement soupé. Nous ne nous étions pas encore aperçus que depuis Boppard nous voguions sur le même bâtiment. On se rappelle peut-être qu'il me parlait français en allemand et que je répondais dans un idiome analogue, d'où il suit que nous nous entendions mieux que nous ne nous comprenions. Il observa que j'étais triste, je l'avouai, et il en conclut que j'avais faim, ce qui était la plus exacte vérité.

Nous descendîmes à la cabine où trois anglais, qui avaient commencé à Coblenz à boire du thé, continuaient à boire du thé. On s'assit auprès d'eux, et dès qu'ils virent sur notre table deux ou trois plats de viande et du vin, ils se consultèrent du regard, et l'un d'eux, montrant notre couvert au garçon, le pria de leur servir : — *Un comme ça*.

Avec leur instinct de concision monosyllabique, les anglais ont un art prodigieux pour utiliser avec économie le peu de mot qu'ils daignent glaner dans les langues étrangères. Celui-ci était fort bien mis, paraissait satisfait de sa personne et accoutumé à jouir de ses aises. Reconnaisant de l'idée gastronomique que nous lui avions involontairement fournie, il entama la conversation ; mais il fut difficile de s'entendre ; il ne savait que peu de mots et n'était pas avisé. Il se découragea donc, et me dit d'un ton piqué :

— Je n'entends pas bien votre français, à vous.

— Dame, lui dis-je en souriant, c'est peut-être moi qui m'y prends mal ?

— Ui, ci, je crois aussi ; répondit-il avec conviction.

Leur repas achevé, ces messieurs voulurent brûler du punch ; il faisait frais, les nuées décapitaient les montagnes du Rhin, une pluie fine contribuait encore à obscurcir l'atmosphère ; ils demandèrent des bougies et en exigèrent trois, parce qu'ils étaient trois à table. Puis, tout à coup, laissant flamber leur punch et leur luminaire, ils s'élançèrent sur le pont.

Nous les y suivîmes, et voyant qu'ils évitaient avec soin de lever les yeux de dessus leur *guides*, je supposai avec raison que nous

passions devant quelque point curieux et célèbre. Devant nous, à droite, s'étendait une petite ville fort pittoresque : sur la ville, un grand nuage très-bas était suspendu comme un de ces longs caïmans empaillés, qui nagent dans l'atmosphère des cabinets d'histoire naturelle ; au-dessus du nuage, dans un médaillon de vapeurs, cadre doux et estompé, on voyait une masse énorme de forteresses ruinées suspendues sur la ville. On ne savait, au premier aspect, si ce lourd castel venait d'être enlevé de la plaine par le vent, ou si tombant du ciel, il allait percer le brouillard et s'effondrer dans le vallon. La ville se nomme Saint-Goar ; ce castrum fantastique est le plus célèbre de la contrée ; il est juché sur la roche la plus escarpée de ces rivages ; c'était Rheinfelds, citadelle presque aussi forte qu'Ehrenbreifstein, jusqu'en 1795, que les français la firent sauter.

Divers souvenirs se rattachent à ce lieu. Le chapelain du comte Diether essaya d'y empoisonner, en 1471, la comtesse de Rheinfelds, à la messe et dans une hostie consacrée. Il fut brûlé vif à Cologne. Ce rocher porta jadis un pacifique monastère ; mais appréciant sa situation redoutable, en 1245, dans le temps où les burgs étaient peuplés de barons féodaux à demi sauvages, le comte, le comte... (en vain je recule devant la tâche d'écrire ce nom tout entier), le comte Diether der-Reiche-von-Katzelnellenbogen s'en empara et le convertit en forteresse. Il y vécut de rapines, de meurtres, de pillages, avec ses vassaux, et, de son autorité privée, asservit toute la navigation du Rhin à un droit fort onéreux.

Les conséquences de ce fait isolé furent grandes et durables. Soixante villes du Rhin, exaspérées, se liguèrent pour détruire le comte Diether von-Katzelnel..., etc. ; mais vainement le tinrent-elles bloqué pendant quinze mois ; il fallut se retirer. Alors, ces cités implorèrent l'assistance d'autres villes et de plusieurs princes contre le burgrave de Rheinfelds, que ses voisins soutenaient.

Une nouvelle ligue se forma, et telle fut l'origine de la confédération du Rhin.

Elle employa plus d'un siècle à réduire les barons de la montagne, contre lesquels ceux de la plaine s'étaient cependant déclarés. Nous rencontrons ainsi le long de cet antique fleuve l'origine, le principe ou la trace de la plupart des institutions ou des grands faits de la chronique allemande.

C'est à Rheinfels que commence cette série de châteaux forts, perchés, comme des nids de vautours, sur des crêtes inaccessibles, et que, durant son enfance, on a entrevus dans ses rêves, à la suite d'une lecture de Mathurin ou d'Anne Radcliffe : murs témoins jadis de mystères sanglants, aviles de bandits contre lesquels furent impuissantes les armes de Frédéric Barberousse, et qui sont disséminés çà et là, depuis Saint-Goar jusqu'au Falkenburg, illustré par le sombre drame de Victor Hugo.

Au-delà de Saint-Goar, le Rhin se rétrécit, son lit s'incline et l'eau se précipite avec fureur contre les rochers de la rive droite ; ce n'est pas sans peine que l'on franchit le gouffre qui écume et bouillonne. Ce paysage est vraiment terrible ; Salvator l'eût choisi avec prédilection pour y placer quelque scène de brigands. Le Rhin baisse là tout à coup de cinq pieds dans l'espace de soixante et quinze mètres, et offre, par anticipation, l'aspect que nous lui verrons prendre entre Schaffouse et Bâle. Sur la rive droite se trouve un rocher de basalte profondément excavé, qui reproduit cinq fois le son, c'est le Lurley. Un homme était là, qui sortit d'une cahute et mit le feu à une petite pièce d'artillerie : sa fonction est de procurer cet agrément aux voyageurs. Cinq coups de canon répondirent des entrailles de la montagne.

C'est là ce qu'attendaient nos anglais. De crainte de manquer le Lurley berg et son écho, ils avaient laissé leur punch se refroidir et leur bougies allumées dans la cabine. Du reste ils n'avaient rien daigné voir, et l'explosion produite, ils se ruèrent dans leur trou.

Nous atteignîmes bientôt la ville de Baccharach, vénérable cité, accroupie le long d'une colline et entourée de vieux murs crénelés d'une teinte de bronze, le long desquels s'échelonnent douze tours gothiques. Ce lieu fut de tout temps consacré à Bacchus ; le vin qu'on y récolte est si bon, qu'un empereur en préféra seize cents pintes, à dix mille florins que lui offrait Nuremberg, en échange de certaines franchises. Le pape Pie II, Piccolomini, en buvait un foudre chaque année. Les anciens chevaliers tenaient Baccharach en grande vénération, parce qu'ils y trouvaient beaucoup de ressemblance avec Jérusalem. Il fallait qu'ils fussent doués des yeux de la foi. Mon compagnon le Nurembergeois n'avait rien à apprendre d'important relativement à ce pays vinicole : comprenant la poésie à sa manière, il fit claquer sa langue, ordonna, en clignant de l'œil, que l'on montât sur le pont deux bouteilles de Baccharach, et, fort satisfait de son inspiration, il s'assit en face de moi, après m'avoir montré l'étiquette des fioles, et avoir répété, en étendant la main vers la ville : Baccharach.

Et je répondis *ia*, en remplissant son verre.

J'aurais été au bout du monde avec ce garçon-là ; point gênant, toujours dispos et altéré, ayant toujours un sourire et une allumette à vous offrir, et s'étudiant à deviner vos desirs pour en entamer l'exécution avec enthousiasme. Comme il s'était aperçu que j'examinais beaucoup le pays, il voulut être mon cicérone, ce qui m'a singulièrement embrouillé tous les endroits qu'il m'a désignés, parce que je ne distinguais plus leurs noms diaboliques, des mots tudesques, non moins diaboliques, dont il les entremêlait. Disposé, par le nectar favori d'Enéas Sylvius, à la causerie soutenue, il me montra, derrière une foule de collines, une sorte de ballon fort pointu nommé Kedrich, ou *die Teufelsleiter*, et entreprit de m'en conter la légende, avec renfort de gestes et d'indications locales. Ses efforts furent prodigieux ; je n'y compris rien du tout, et je fus cependant fort attentif. Au bout d'une demi-heure, nous suâmes à grosses gouttes. Ses doigts, qui fréquemment se recroquevillaient en griffes, en même temps que sa voix devenait gutturale et son nez plissé, me firent supposer qu'il y était question du diable. J'imaginai aussi qu'une petite fille avait un rôle là-dedans ; et enfin, le voyant simuler le fatigant exercice d'un écureuil emprisonné dans une cage tournante, je conjecturai que le nœud de l'affaire était une échelle. Le problème se résumait donc ainsi : étant donnés, une montagne, un diable, une petite fille, une échelle, et un homme qui se démène en face de vous et de deux bouteilles vides, extraire de ces éléments variés une légende.

Et voyez l'avantage de ne pas comprendre ! il n'en avait raconté qu'une : je m'en fabriquai trois ou quatre fort à mon goût, et d'autant plus fantastiques, que l'impossible en était la base et qu'elles n'avaient pas le sens commun. Cependant la véritable est agréable ; l'ayant rencontrée plus tard, je la reconnus à son échelle, et je désire d'autant plus vous l'abrégier, qu'elle est parfaitement dans le caractère propre de la poésie primitive des montagnes du Rhin.

Le seigneur Sibö de Lorche n'avait qu'une fille ; elle avait douze ans à peine, et son père l'aimait beaucoup, parce qu'elle ressemblait à sa mère, qu'il avait eu le malheur de perdre. Un jour l'enfant disparut, et ce fut en vain qu'on la chercha pendant

toute une semaine. Comme le baron était fort instruit, il supposa bientôt quelque mauvais tour du malin esprit, et se demanda s'il n'avait pas involontairement offensé quelqu'un des gnomes ou des elfes du voisinage, qui sont très-susceptibles parce qu'ils sont fort âgés.

Tout ce qu'il put se rappeler, c'est que, huit jours auparavant, un vieux petit bonhomme lui avait demandé l'hospitalité, et qu'il l'avait congédié assez durement. Or, ce mendiant tenait à la main un bâton blanc. Un bûcheron lui rapporta, sur ces entre-faites, qu'il avait rencontré une jolie petite demoiselle cueillant des wergismennicht au pied de l'inaccessible Kédrieh, et que deux petits vieillards s'en étaient emparés et avaient gravi la pente, plus lestes que des chamois. Aussitôt le chevalier, accourant, reconnut sur la cime sa petite Garlinde, qui lui tendait les bras. En vain mit-il en campagne les ouvriers les plus adroits et les chevriers les plus alertes, il fut impossible d'escalader le Kédrieh. Les jours, les mois se passèrent ; le sire de Lorch n'avait d'autre consolation que d'apercevoir chaque matin son enfant, à qui il envoyait des baisers en pleurant.

Cependant Garlinde grandissait ; les gnomes n'épargnaient rien pour lui plaire : un pavillon de cristal de roche, avec des arabesques de turquoises et de corail, lui servait d'asile ; autour de son lit, de la mousse la plus épaisse, croissaient des pervenches, des violettes ; des buissons de roses l'abritaient des rayons du soleil ; un orchestre d'oiseaux richement vêtus de pourpre, d'azur et d'or, lui prodiguait des concerts délicieux ; les contes ravissants que les fées dictèrent plus tard à leur ami Perrault, égayaient son esprit en formant son cœur ; et les plus riches tissus de l'Inde et de la Perse, brochés de fleurs en ailes de mouches et de papillons, fournissaient à Garlinde des robes qu'eût enviées la princesse de Kachemire. Une de ses vieilles gardiennes l'aimait plus tendrement que ses compagnes, et lui redisait sans cesse : « Patience, ma fille, je t'amasse un trousseau de reine. »

Elle venait d'atteindre ses dix-sept ans, lorsqu'arriva de Hongrie, tout couvert de lauriers, l'un des voisins du seigneur Sibó, nommé Ruthelm. A la nouvelle de ce malheur, son cœur, avide d'aventures et passionné pour la gloire, s'émeut ; il jure de rendre l'enfant à son père, et ce dernier lui promet, en retour, de le choisir pour gendre. Le beau Ruthelm alla donc examiner le rocher ; mais il était droit et poli comme un mur de glace. Il s'en revenait fort consterné à la chute du jour, lorsqu'un nain, tout de vert habillé, sortit d'une broussaille, et lui dit en ricanant : — Vous avez donc ouï parler de Garlinde qui est là-haut ? C'est ma pupille ; je vous accorderai sa main à une condition. . . .

— Tope ! interrompit l'autre en avançant la main.

— Je ne suis qu'un nain, mais je tiens parole de géant. Si donc le chemin ne vous paraît pas trop difficile, allez la chercher, et je vous la donne. Elle est digne de vos travaux, beau sire ; jamais le Rheingan ne vit briller plus radieuse étoile.

A ces mots, le nain s'élança en ricanant dans les ronces, où il disparaît en bondissant comme une sauterelle, laissant tout interdit Ruthelm qui s'écria :

— Pour s'élever là-haut il faudrait avoir des ailes !

— Ou une échelle, interrompit à ses côtés la voix chevrotante d'une petite vieillotte qui trotinait dans une ornière. Le père de Garlinde, continua-t-elle, a offensé mon frère, à qui vous venez de parler ; mais depuis quatre ans n'est-il pas assez puni ? Cette petite est si belle, si douce et si aimable, que j'ai résolu son bonheur. Votre courage, votre cœur me sont connus, et je vous at-

tendais céans. Prenez cette clochette, et descendez au Wisperthal. Avancez jusqu'à ce que vous trouviez, à l'entrée d'une mine, un hêtre et un sapin nés du même tronc. C'est la demeure de mon plus jeune frère ; sonnez trois fois, et commandez lui une échelle aussi haute que le Kédrieh.

Ces injonctions suivies, Ruthelm vit venir à lui un petit mineur tout gris, une lampe à la main, qui lui recommanda de se trouver au point du jour au pied de la montagne. On ne demandera pas s'il fut ponctuel ; le mineur, qui l'avait précédé, donna un coup de sifflet et attendit.

A l'instant, la terre s'agita et frémit comme du sable peuplé de fourmis-lions. Une légion de gnomes en sort, armée de ciseaux, de verlopes, de clous, de marteaux, de vilebrequins, de vrilles, de tenailles, de scies et de cognées ; sous l'effort de leurs petites mains, les arbres plient, sont coupés, taillés, fendus, équarris, perforés, ajustés. On entend siffler les vrilles, cogner les marteaux, chuchoter les rabots et tomber les pièces de bois. L'échelle monte de degrés en degrés, avec les gnomes qui déjà, dans le lointain, semblent aussi petits, aussi frisks, aussi agiles, aussi frétilants que des lézards ; enfin, la dernière cheville est enfoncée ; l'échelle aussi haute que celle de Jacob, est assemblée.

Sans hésiter, le chevalier s'élança ; son pied trembla d'abord ; il poursuit. Ses yeux n'osent sonder l'abîme, et ses mains se cramponnent aux barreaux, lorsqu'il sent cette immense tige fléchir et onduler au gré du vent, comme une liane suspendue dans l'espace. Enfin, il arrive à la cime en même temps que le soleil, et découvre, au milieu d'un lit de fleurs, Garlinde endormie, plus fraîche qu'un bouton d'églantine paré de perles de la rosée du matin. Un rêve l'avait préparée à sa délivrance, de sorte qu'au lieu de paraître étonnée et ébahie, avec une bouche béante et des yeux ronds, elle sourit avec grâce et entr'ouvrit deux yeux si doux, si limpides, que Ruthelm crut plonger ses regards dans l'azur diaphane et profond des cieux.

En ce moment, paraît le vieux nain suivi de sa sœur qui se frappe les mains d'un air malicieux. Le bonhomme se met à rire aux éclats, il voit l'échelle et dit à sa sœur :

— Ah ! vieux cœur amolli, tu as conspiré ! Après tout, le sire de Lorch est un bon chrétien ; tant soit peu chiche, il est vrai, mais à tout péché miséricorde. Prends ta fiancée, Ruthelm, et sois plus hospitalier que son père. Mais pour payer ta rançon, tu descendras seul par le chemin qui t'a amené.

Ce qui fut dit fut fait. Ruthelm retrouva Garlinde au pied de l'échelle. Les gnomes avaient inventé les tunnels bien avant M. Brunel ; ils les éclairaient même avec du gaz extrait de l'essence de rose, ce qui est plus économique, et rend un parfum plus enchanteur. Seulement, au lieu de sortir d'un vilain petit bec noir, ce pur éther s'échappait de gueules de dragons et de salamandres en pierres fines, et il ne faisait jamais explosion. C'est par ce chemin souterrain que la bonne sœur du gnome avait emmené sa protégée. Près de la quitter, elle lui remit une cassette en bois de calembour, remplie de diamants, de topazes, de bérilles, de rubis-balais et d'émeraudes, en lui disant :

— Tiens, fillette : voici la dot que je t'ai ramassée le long des chemins, dans le fief de la bonne comtesse-palatine Proserpine.

Garlinde sauta au cou de sa bienfaitrice qui, se dérobant, pivota sur elle-même, et s'enfonça dans l'herbe comme une vrille.

On fit de grandes fêtes au castel de Lorch, dont les portes furent dès lors ouvertes à tous venants : les mendiants, les vagabonds et les gourmands en abusèrent beaucoup, car ils s'aperçu-

rent qu'on les prenait tous pour des esprits ; mais, lors même que ces derniers désabusaient leurs hôtes en leur chantant leurs vers, ils n'en étaient pas moins bien traités. Chaque fois que Garlinde donnait un nouvel héritier au brave Ruthelm, la bonne vieille apparaissait avec un beau présent. La chronique observe à cet endroit qu'elle possédait sans doute d'inépuisables trésors.

Voilà pourquoi Kédrieh a reçu le surnom de *l'Echelle du diable*.

Cette légende, si différente de celles qui précèdent, marque notre entrée dans la contrée merveilleuse du Rhin. C'est ici que commence le royaume des elfes, des ondines, des trilbys, des

willis, et autres esprits ténébreux. Lorch et le Kédrieh forment la limite septentrionale du Rheingau, que nous allons parcourir. Un castrum romain s'éleva jadis près de Lorch, sur le territoire de laquelle la tradition veut que le premier des vignobles rouges du Rhin ait été planté. Tout le long de ces rives escarpées et presque symétriques, une myriade de burgs, assis processionnellement à la file, tels que des mausolées gigantesques, contemplent depuis des siècles l'onde paternelle, qui s'écoule et fuit comme la gloire du monde et la renommée des hommes.

FRANCIS WEY.

## SIDIAH-MARIE,

OU

FRANCE ET AFRIQUE.

### I.—LE CHAMP DE BATAILLE.



'HISTOIRE que l'on va lire est peut-être invraisemblable, mais elle est vraie dans ses moindres détails. Elle nous a été racontée par celui même qui en fut le héros, et nous a semblé résumer d'une manière saisissante la fusion si lente et si difficile qui s'opère entre la France et l'Algérie.

C'était le soir d'une de nos plus sanglantes victoires contre Abd-el-Kader. Les deux armées avaient évacué le plateau de L..., laissant derrière elles la solitude... Des cadavres de Français et d'Arabes restaient étendus sans sépulture, et déjà les oiseaux carnassiers planaient à l'entour.

Tout à coup le silence de cette scène est interrompu, une voix étouffée pousse un soupir, une petite main tremblante écarte les touffes des lentiques : et jetant les yeux à droite, par un mouvement de biche effarouchée, une jeune Arabe s'avance sur le champ de bataille.

Son visage porte les marques d'une horrible inquiétude : elle se dirige pas à pas vers les cadavres ; elle les examine l'un après l'autre attentivement, mais sans doute elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, car elle s'affaïsse avec douleur et découragement. Cependant au fond d'un ravin sauvage un nouveau groupe frappe ses regards. Elle y court toute palpitante, ses mains délicates soulèvent un premier, un second, un troisième corps. Elle s'arrête défaillante et recommence. Enfin un cri d'horreur jaillit de ses lèvres, à la vue du dernier cadavre...

La tête manque à ce tronc sanglant, mais le riche costume du cheik, le bernous dont il est couvert, ne laissent plus de doute à la pauvre Arabe. De longs sanglots déchirent sa poitrine, puis elle se relève en disant :—O mon père ! c'est bien la voix du prophète que j'ai entendue dans mon sommeil, il m'a commandé de venir te chercher parmi les morts, car il ne veut pas que tu restes sans sépulture. J'ai mieux aimé lui obéir qu'à toi-

même, et j'ai quitté la tente de tes femmes pour venir te rendre les derniers devoirs.

Et la pauvre enfant dégage courageusement le corps du cheik. Elle saisit un long sabre que les Arabes ont abandonné dans la déroute, et elle entend de creuser la terre sans songer que cette tâche est au-dessus de ses forces.

Elle était à peine à l'ouvrage depuis un quart-d'heure, quand son oreille est frappée d'un faible bruit. La terreur sèche ses larmes et lui fait tomber le sabre des mains. Est-ce un chacal attiré par l'odeur du sang ? Sont-ce les ennemis qui reviennent sur leurs pas ? Mais le bruit se renouvelle plus distinct. C'est le gémissement d'un blessé.

La jeune fille s'approche doucement. Un drapeau tricolore est étendu sur la terre, une forme humaine se dessine sous ses plis. L'Arabe les écarte avec précaution, et voit un jeune officier couvert de sang. Eh bien ! elle n'a pas pitié de ce malheureux, car c'est un français, et il a peut-être tué son père ! Elle ressaisit le drapeau, et le rejette avec dégoût sur le jeune homme. Mais comme elle s'éloignait, celui-ci se relève avec effort et implore son secours d'une voix lamentable.

Cette voix touche enfin la jeune fille ; elle se rapproche du blessé, prend quelques flocons de neige, en frotte ses tempes et ses lèvres, le fait revenir lentement à lui, puis déchire un coin du drapeau, l'imbibe de neige fondue et l'applique sur la blessure. Cette blessure était peu profonde ; aussi quelques forces revinrent-elles à l'officier. Dès que ses regards purent distinguer les objets, il examina l'être bienfaisant qui l'avait rappelé à la vie. Figurez-vous son étonnement à la vue d'une jeune fille à peine entrée dans l'adolescence, et belle comme un houri, malgré sa pâleur et ses larmes.—Le premier mot du Français fut une action de grâces qu'il adressa en arabe à sa libératrice.

—Couvre-toi de ce haïk, répondit-elle, le froid te ferait mourir, et tâche de rejoindre les tiens. Les Arabes vont revenir peut-être, et ils te tueraient ; tu es jeune, ton père t'aime, je t'ai sauvé la vie, je ne veux pas que tu meures, quoique tu sois un chrétien. Cependant, après une courte réflexion, elle reprit :—Tu peux

d'abord me rendre ce que j'ai fait pour toi, viens me seconder dans un saint devoir, je ne te demande qu'un instant.

Elle aide l'officier à se relever, et l'entraîne derrière elle, sans s'apercevoir que le froid l'avait tellement engourdi qu'il ne pouvait plus marcher.

—Attends un peu, lui dit-elle enfin, en le voyant défaillir, je vais te rendre toutes tes forces.

Et le quittant une minute, elle ramasse quelques branches, y joint des bernoûs épars sur la terre, heurte vivement deux cailloux, et parvient à allumer du feu. Une douce chaleur ranime le Français.

—Es-tu fort maintenant, peux-tu me suivre ? dit l'Arabe en attachant ses yeux sur ceux de son ennemi.

—Partout où tu voudras, répond le blessé.

—Viens donc. . . .

Et la jeune fille se dirige vers le cadavre du cheik. Là, elle montre au Français la place qu'elle a déjà creusée.

—Travaille un peu à ton tour, c'est pour ensevelir mon père ; quand tu seras las, je te remplacerai ; hâtons-nous.

L'officier obéit aux ordres de sa bienfaitrice, mais bientôt encore ses forces trahissent son dévouement. La jeune fille alors reprend énergiquement sa tâche, et au bout d'une heure la fosse est achevée. Les deux jeunes gens soulèvent le corps, le roulent dans les plis d'un riche bernous et le descendent dans la terre.

L'Arabe avait travaillé avec un courage fébrile, pas une larme ne s'était échappée de ses yeux durant l'opération ; mais quand elle se pencha sur le cadavre inhumé, ses sanglots éclatèrent, elle se précipita dans la fosse, et l'officier eut grand-peine à l'en arracher. Il la prit dans ses bras, l'enveloppa d'un haïk et la déposa sur un affût de canon. Un morne désespoir avait succédé aux cris et aux sanglots. L'enfant vit en silence couvrir de terre humide la dépouille de son père.

La nuit approchait quand tout fut terminé.

Il fallait quitter ce lieu au risque d'être dévoré par les bêtes fauves, pris par les Arabes, ou gelé par le froid. Le Français songeait seul à ces dangers, car sa compagne semblait anéantie par la douleur. Sa résolution fut bientôt prise ; trouvant désormais son sort lié à celui de l'Arabe, il ne lui vint pas à l'esprit de se séparer d'elle. Il s'avance vers un cheval qui errait veuf de son cavalier, le prend par la bride et propose à la jeune fille de le monter avec lui.

— Si nous arrivons à Bone, lui dit-il, mon premier soin sera de vous faire reconduire où vous voudrez.

La pauvre enfant, sans avoir l'air d'entendre, va s'agenouiller une dernière fois sur la fosse, y murmure quelques mystérieuses paroles, et se laisse installer sans résistance sur le cheval ; l'officier la soutient d'un bras, et tous deux partent au galop.

Bientôt succombant à la fatigue, l'enfant perd connaissance, et l'officier continue sa route avec ce doux fardeau.

Lorsque le jour parut, la joie du Français fut grande en apercevant des uniformes français. Il s'arrête, dépose à terre la jeune fille, et se fait reconnaître par les soldats. Mais tandis qu'il explique sa position au sergent qui les conduisait, un cri aigu se fait entendre, il se retourne et voit l'Arabe insultée par des misérables, qui voulaient venger sur elle leur défaite. L'un d'eux avait déjà saisi la jeune fille et l'entraînait brutalement. Arthur s'élança contre lui, l'étend à terre d'un coup de sabre, puis faisant à l'Arabe un rempart de son corps, il s'apprête à tenir tête au reste de la troupe. Mais intimidés par une si vive résistance, et rendus à la raison par un instant de réflexion, les soldats ren-

trent dans le devoir, et par un revirement subit, ils offrent leurs secours à l'officier. Celui-ci, songeant alors que la clémence est le parti le plus sage, accepte leurs excuses, leur promet l'oubli, et l'escorte reprend la route de Bone.

## II.—ARTHUR ET SIDIAH.

Un mois plus tard, un brick, frété en secret, quittait nuitamment la rade d'Alger, et cinglait vers la France.

Assis dans une cabine élégante, le vicomte Arthur de Ligneul, officier d'état-major en congé, songeait à son pays, à sa mère qu'il allait revoir,—tandis que près de lui une jeune fille, portant le costume des femmes arabes, le contemplait dans une muette extase.

Cette jeune fille était Sidiah, la fille de Ben-Abdalla, cheik del Biban,—la même qui avait sauvé M. de Ligneul et qu'il avait sauvé à son tour.

On devine quels sentiments avaient succédé chez l'Arabe à l'aversion que le Français lui avait inspirée sur le champ de bataille. . . .

—Encore quelques jours, ma belle Sidiah, et je vous aurai rendu une mère, disait Arthur à sa compagne. Parlons de notre bonheur à venir, ne le voulez-vous pas ?

—Mon avenir c'est vous, répliquait la jeune Arabe. Que peut vouloir votre *esclave*, si ce n'est ce que voulez ?

La musulmane ne pouvait comprendre, malgré toute la tendresse du vicomte, qu'une femme fût autre chose qu'une *esclave*, pour un homme, et surtout pour un étranger.

—Mon *esclave* ! reprit Arthur. . . toujours ce mot odieux !

—Je suis si heureuse de vous appartenir ! Personne ne se soucie de la pauvre Sidiah depuis que le cheik est mort. Ne me reusez donc pas le nom qui m'enchaîne à vous.

—Vous êtes libre comme moi-même, enfant. Et si vous m'aimez un jour, vous serez ma femme.

—Si je vous aime un jour ? . . . comment faire pour ne pas vous aimer ?

Et la pauvre Arabe, tombant à genoux devant l'officier, couvrait ses deux mains de larmes reconnaissantes.

—Mais avant ce beau jour qui doit nous unir à jamais, il faut vous initier, ma chère sauvage, aux mystères de notre civilisation, et surtout à ceux de notre foi.

—Réglez ma destinée comme il vous plaira, pourvu que vous ne me parliez plus de nous séparer. Oh ! c'est là ce qui me rend triste jusqu'à la mort !

Les jours de la traversée s'écoulèrent dans ces entretiens, trop souvent interrompus pour Sidiah par les soins du voyage.

## III.—EN FRANCE.

Mme de Ligneul, retirée dans sa villa d'Enghien, attendait son fils avec une impatience maternelle. Aussi, quand un soir Arthur fit son entrée dans le salon de la comtesse, il fut reçu avec des larmes et des baisers sans nombre.

Absorbé par la joie de revoir sa mère qu'il aimait avec passion, occupé à répondre aux mille questions qui suivent un retour si longtemps désiré, M. de Ligneul avait retardé la présentation de Sidiah, qui restait à demi cachée dans les plis d'une portière. . . .

Mais arrivé bientôt au récit de la bataille de N. . . , des blessures qu'il y avait reçues et de la circonstance miraculeuse qui l'avait sauvé,—tandis que sa mère tremblait de tous ses membres au

souvenir de tant de périls, Arthur s'élança vers sa jeune amie, et la prenant par la main avec un geste paternel :

—Tenez, ma mère, dit-il, voilà celle à qui nous devons le bonheur de nous revoir !... Sans elle votre Arthur n'aurait plus été bon qu'à engraisser quelque chacal !

Mme de Ligneul n'était pas de ces femmes qui demandent toujours à leur raison un compte exact de leurs sentiments. Aussi, tout émue qu'elle fût de ce coup de théâtre, baisa-t-elle avec effusion et sans aucune arrière-pensée le front candide de la jeune Arabe. Puis l'ayant fait asseoir près d'elle, elle demanda à son fils la suite de son récit.

Lorsque Arthur exposa ses projets pour l'éducation de sa protégée, Mme de Ligneul, pieuse femme au simple cœur, ne sentit encore que la joie de convertir une infidèle.

Arthur n'alla pas plus loin le premier jour, et se confia au temps et au charmant naturel de Sidiah, pour amener sa mère à l'accomplissement de ses vœux irrévocables.

#### IV.—LA TRANSFORMATION.

Depuis son arrivée en France, la fille d'Abdalla avait de longues heures de tristesse, quand seule dans le salon de ses amis, au milieu de personnes et d'objets étrangers, elle songeait à son père et à son pays. Il lui arrivait quelquefois de regretter la vie errante du désert. Si M. de Ligneul paraissait alors, son regard prenait de l'éclat, ses joues se couvraient de rougeur, et ses regrets se dissipaient comme des nuages devant un rayon de soleil.

Mais le jour où son jeune maître lui annonça qu'il faudrait le quitter pour quelque temps, la tristesse de l'Arabe se changea en désespoir. Ce ne fut qu'à force de ménagements et de circonlocutions délicates, qu'Arthur parvint à lui faire comprendre que cet éloignement, nécessaire à son éducation, pouvait seul hâter l'accomplissement de leur bonheur.

L'amour de M. de Ligneul avait rêvé une transformation rapide de l'Arabe en Française, de la musulmane en chrétienne, et de l'esclave en épouse. Mais chaque jour lui apprenait combien cette transformation était plus difficile qu'il ne l'avait cru. On en jugera par une circonstance dont l'apparente légèreté cachait le sens le plus grave.

Quelque temps après l'arrivée de Sidiah, Mme de Ligneul, avec une maternelle bonté, lui avait apporté tout un costume français de la plus gracieuse élégance. Sidiah courut examiner tous ces jolis objets avec une curiosité enfantine, quittant la robe pour l'écharpe, l'écharpe pour la ceinture, la ceinture pour le chapeau. Si la formes de ses parures lui paraissait bizarre, le doux éclat des couleurs semblait la charmer. Mais quand Mme de Ligneul lui fit comprendre, par la voix d'Arthur, que toutes ces choses étaient pour elle, qu'on allait essayer de l'en revêtir, la jeune Arabe recula comme épouvantée, puis deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

—Enfin, après de vives instances de la part de son maître, (elle s'obstinait à l'appeler ainsi), Sidiah éclata en sanglots. La mère et le fils jugèrent qu'il fallait remettre un peu l'accomplissement de leurs désirs....

Plus tard, en effet, lorsque M. de Ligneul vint apprendre à Sidiah que l'heure approchait d'aller s'instruire au couvent de \*\*\*, il lui expliqua de nouveau la nécessité de se revêtir enfin du costume français. A ces mots, quoique déjà résignée à la cruelle séparation, la pauvre Arabe frémit des pieds à la tête....La

toilette, étalée d'avance sur son lit, épouvanta ses regards.

—Oh ! mon maître ! s'écria-t-elle n'exigez pas cela de moi !..

Et elle se jeta aux pieds d'Arthur dans l'attitude la plus déchirante.

Celui-ci la releva vivement, et réprimant un sourire involontaire, il la gronda avec douceur de sa désobéissance. Sidiah l'écouta silencieuse, et relevant vers lui ses yeux mouillés, elle répéta sa phrase habituelle :

—Faites de moi ce que vous voudrez, votre esclave sera soumise.

—Toujours ce mot cruel ! reprit le jeune homme désolé à son tour.

Et après mille exhortations touchantes, croyant Sidiah vaincue par sa bonté, il la remit à la femme de chambre de sa mère, pour que la métamorphose s'opérât au plus vite.

En un instant Sidiah fut dépouillée de ses vêtements. Un corset dessina sa taille graciosa ; on lui passa une jolie robe de taffetas d'Italie de couleur violette. Puis ses cheveux, lissés avec soin, furent tréssés en deux nattes et réunis derrière sa tête pour y former une couronne, tandis qu'ils s'épanouissaient en larges bandeaux le long de ses tempes.

Quand tout fut achevé la femme de chambre se recula d'un pas pour examiner son ouvrage, et laissa échapper un cri d'admiration.

—Tenez, mademoiselle, dit-elle à Sidiah, oubliant que celle-ci ne pouvait l'entendre, voyez comme vous êtes charmante. Et, conduite devant une grande glace, Sidiah put s'y voir des pieds à la tête.

Mais lorsque les yeux de la jeune Arabe se fixèrent sur son image, un cri douloureux lui échappa, elle se précipita sur les vêtements qu'elle venait de quitter et les baisa avec une sorte de délire ; puis les arrosant d'un torrent de larmes, elle s'assit près de ces vêtements sur le tapis, au grand ébahissement de la femme de chambre.

Arthur entra en ce moment.... Sidiah essuya ses pleurs brusquement, et se relevant tout d'une pièce :

—Me voilà, lui dit-elle, vous avez été obéi.

La journée se passa, dès lors, sans que Sidiah témoignât son chagrin autrement que par son air abattu. Le soir venu, ses amis voulurent lui faire prendre l'air, et Mme de Ligneul couvrit sa tête d'un chapeau de paille qu'ornait une branche de lilas. Sidiah se laissa faire, mais tandis que Mme de Ligneul s'habillait à son tour, l'Arabe, n'y tenant plus, monta dans sa chambre et reparut au salon couverte de son ample bernous. Il fallut employer de nouveau les prières, et un regard sévère d'Arthur parvint seul à faire tomber le manteau africain.

Depuis ce jour, on aurait pu croire que l'enfant s'était enfin soumise, si de temps en temps n'étaient apparus quelques vestiges du passé. Tantôt Sidiah, défaisant sa couronne de cheveux, élevée à grand'peine, les laissait pendre derrière son dos en deux grosses nattes. Une autre fois, un collier de sequins entourait l'albâtre de son cou, ou bien encore elle se teignait le dessous des yeux avec du kral, ou les ongles avec du vermillon....

Arthur prit un parti extrême en enlevant à sa protégée toutes les pièces de son ancien costume, et en les cachant avec soin dans son appartement.

—Désormais, lui dit-il, je ne vous les rendrai plus que quand vous serez enfin devenue toute Française.

V.—RECHUTE.

C'était le jour anniversaire de la naissance d'Arthur, et Mme de Ligneul voulait fêter son cher enfant. Une réunion d'amis fut invitée secrètement pour le soir. Sidiah, qui commençait à entendre la langue de ses amis, avait reçu de Mme de Ligneul la confiance de son projet. Elle résolut de s'y associer en fêtant Arthur à sa manière....

Livrée à elle même, vers la fin de la journée, la jeune fille s'était retirée dans sa chambre. L'heure du dîner sonne, tous les convives s'assemblent, et Arthur remarque l'absence de son amie. Il court la chercher, mais ne la voit pas chez elle. Il parcourt toute la maison sans la trouver. Enfin, il arrive à sa propre chambre, y entend quelque bruit, ouvre la porte et reste saisi d'étonnement.

Sidiah était là, le visage rayonnant, et couverte de son costume arabe. Elle avait bouleversé, pour le retrouver, toute la chambre du jeune homme.

La première impatience d'Arthur fut bientôt réprimée, quand la pauvre fille, les mains jointes et le regard suppliant, lui demanda à genoux la grâce de rester ainsi.

—Permettez à votre Sidiah de porter aujourd'hui ses vêtements de fête ? N'est-ce pas sous ce costume que vous l'avez vue pour la première fois ? Et n'est-ce pas ainsi que vous l'avez aimée ?

Vaincu par ces naïves prières, Arthur consentit à tout, et Sidiah promit en retour d'être à l'avenir plus soumise que jamais.

Quelques semaines après, Sidiah entra au couvent de\*\*\*.

Fidèle au serment qu'elle avait fait à Arthur, elle mit tous ses efforts à briser avec le passé ; mais Dieu seul sut ce qu'il lui en coûta ! Désormais, chaque action de sa vie fut un sacrifice. Bientôt on admira sa docilité et la promptitude avec laquelle elle saisissait tous les enseignements.

VI.—SIDIAH-MARIE.

Au bout d'une année, le premier jour du mois de juin, la chapelle du couvent de\*\*\* était paré comme pour une fête. C'était fête en effet pour toute la communauté. Sidiah allait recevoir le baptême et s'asseoir à la table sainte.

Le matin même, la jeune Arabe, enfermée dans sa chambre, avait consommé, en faveur de sa nouvelle foi, une oblation dont on se figurera tout le prix. Prenant une à une chaque pièce de son costume arabe, elle leur adressa un dernier adieu ; puis elle tira du coin le plus discret de son armoire un volume du Coran qui l'avait suivie depuis Bonne, et qu'elle tenait d'un saint marabout. Ce volume était considéré par elle comme une relique, presque comme un talisman ; elle le regarda quelques instants en silence, puis saisissant d'un seul coup tous ces objets, elle y mit courageusement le feu. Après avoir vu la flamme les consumer jusqu'au dernier, elle alla s'agenouiller devant un crucifix, jusqu'au moment où la grille du chœur s'ouvrit devant ses pas.

Chacun admira sa grâce et sa modestie, son recueillement et sa piété. Arthur lui servit de parrain, et Mme de Ligneul de marraine. Au nom de Sidiah fut ajouté le nom de Marie.

Après la cérémonie, les trois amis se retirèrent dans un salon particulier.

—Ma mère, dit alors Arthur d'une voix grave et assurée, bénissez votre fille, et daignez me l'accorder pour femme.

Moins ignorante enfin de la vie, la nouvelle Marie baissa les yeux ; ses joues se couvrirent de rougeur, et son cœur battit avec force en attendant la réponse de sa mère adoptive.

—Mon enfant, dit Mme de Ligneul à Arthur, je n'ignorais plus tes intentions, bien que tu me les eusses cachées jusqu'ici ; je les approuve sans regret, et suis heureuse de te donner une femme dont l'âme est aussi pure que son beau visage. Si le monde trouve à redire à cette union, nous lui répondrons par notre bonheur.

Sidiah, que nous nommerons désormais Sidiah-Maria, entra ce jour-là dans sa dix-septième année : malgré son zèle et les soins qu'on y avait mis, son éducation n'était qu'ébauchée encore ; il fut donc convenu qu'elle resterait une année de plus dans sa retraite, et le mariage se trouva reculé jusqu'à ce terme.

VII.—L'HÔTEL D'ALGER.

Par un beau jour de printemps de l'année suivante, un grand nombre de curieux étaient rassemblés sur le quai de Toulon ; un paquebot allait y débarquer plusieurs chefs arabe nouvellement soumis.

En attendant, l'attention de ces oisifs fut attiré par le bruit d'une chaise de poste, qui s'arrêta devant la porte de l'hôtel d'Alger. On en vit d'abord descendre un jeune homme à la tournure martiale. Celui-ci offrit sa main à une femme d'un certain âge, qui pouvait passer pour sa mère ; puis, étant remonté dans la voiture, il reparut, tenant dans ses bras une jeune fille, dont la pâleur et la faiblesse faisaient ressortir la grande beauté. Plusieurs domestiques s'empressèrent à l'aider, mais il ne remit à aucun d'eux le soin de sa compagne.

Les nouveaux arrivés entrèrent aussitôt dans l'hôtel, et les curieux reportèrent leurs yeux vers la rade, car le paquebot, tournant avec grâce, venait d'aborder au même instant.

Sept ou huit chefs arabes mirent lentement pied à terre, étalant aux regards des Toulonnais la magnificence du luxe oriental.

Le dernier seul se distinguait par la singulière austérité de ses vêtements. Il ne portait ni la veste ornée de pierreries, ni le turban de cachemire, ni les culottes brodées d'or, ni le yatacan étincelant, qui paraient ses compagnons. Son costume était celui des simples Arabes du désert. Son turban de poil de chèvre, ses culottes noires, sa veste aux couleurs ternes, disparaissaient du reste à peu près sous le bernous de laine blanche, qui faisait ressortir sa grande taille et son air imposant.

Le journal de Toulon l'avait pourtant annoncé comme un cheik dont la conquête était fort importante....

Les chefs algériens descendirent à l'hôtel où la chaise de poste avait déposé les voyageurs ; et, par un de ces hasards qui semblent dès jeux de la Providence, leur appartement se trouva contigu à celui de la jeune malade.

Ces deux appartements offrirent, le soir, un contraste aussi étrange que leur rapprochement.

Au fond d'une chambre faiblement éclairée, sur un lit aux blanches courtines, Sidiah, plus blanche encore, était étendue dans un accablement mortel. Arthur tenait une de ses mains dans les siennes, et mettait tous ses soins à lui cacher ses inquiétudes. Mme de Ligneul arrangeait, avec la sollicitude d'une mère, les oreillers sous la tête de sa pupille. Dans cette jeune fille abattue par la douleur, on ne reconnaissait la jeune Arabe qu'à son impérissable beauté.

Elle succombait depuis quelques mois à une maladie de langueur, à laquelle les médecins ne donnaient pas de nom. Tous s'étaient accordés, dans une consultation suprême, à lui ordonner l'air natal, cette dernière raison de la science....Mme de Ligneul et Arthur avaient aussitôt résolu de la conduire à Alger ; mais la fatigue de la traversée les effrayait pour elle, et l'on de-

vait attendre, à Toulon, quelque amélioration dans son état. . . .  
— Mon ami, dit Sidiah à M. de Ligneul, ouvrez, je vous prie, cette fenêtre.

Et elle aspira délicieusement l'air de la Méditerranée.

— Oh ! que cette brise me fait de bien ! reprit-elle, elle arrive d'Afrique, n'est-ce pas ?

Alors ses yeux et ses joues s'animent d'un éclat qui rappelait ses plus heureux jours. Les rayons de la lune, qui se levait vinrent la caresser comme une statue de marbre. . . .

Bientôt elle tomba dans une profonde rêverie, Arthur et sa mère la contemplaient en silence, et n'osaient pas eux-mêmes se regarder entre eux.

Tout à coup la malade se relève avec effort ; un tremblement rapide la saisit.

— Ecoutez ! s'écrie-t-elle vivement, n'entendez-vous pas ? Dites, oh dites-moi que ce n'est pas un songe !

En effet, un murmure étrange dominait le calme de cette heure. Arthur distingua ces mots prononcés en arabe, dans la chambre voisine :

— Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. A tous deux rendons nos hommages !

Puis les voix mêlées poursuivirent longtemps leur prière.

Sidiah écoutait en extase. . . . Tout son passé se réveillait à la fois. . . ., et ses lèvres répétaient les mots qui frappaient son oreille.

Tant d'émotions brisèrent la pauvre enfant. La prière arabe n'était pas achevée, qu'elle tomba sans connaissance dans les bras de ses amis. . . .

Pénétrons maintenant dans la chambre des croyants. . . . La prière du soir est terminée ; les Arabes, prosternés, embrassent la terre ; puis, se relevant tous à la fois, ils procèdent à l'ablution. Bientôt, assis en rond sur des coussins, ils se mettent à fumer dans de grandes pipes d'ambre, tandis qu'un serviteur de leur pays achève de préparer le café.

Ils nageaient dans le nuage embaumé depuis un quart d'heure, lorsqu'un esclave du cheik au bernous vint lui apporter une lettre. Cette lettre l'attendait depuis une semaine à l'hôtel même où il était descendu.

Le cheik lut à la hâte, et son visagé exprima un cruel désappointement ; puis, s'adressant à ses compagnons attentifs :

— Elle n'est point ici, dit-il avec un soupir. "Venez à Paris", m'écrit Ben-Amar. Adieu donc, mes frères, ajouta-t-il en se levant aussitôt ; je pars pour Paris, où je vous attendrai.

Et l'Arabe quitta la chambre sans qu'aucun de ses compagnons essayât de le retenir ; sans que la voix du sang lui criât : — Arrête ! la fille que tu cherches en vain depuis quatre ans est là, tout près de toi, derrière cette cloison, dans la chambre voisine !

Car cet Arabe était, en effet, Ben Abdalla, cheik del Biban, le père de Sidiah.

L'homme décapité qu'elle avait pris pour lui était le cheik d'une tribu limitrophe.

#### VIII.—BEN ABDALLA.

Frappé de deux balles sur le plateau de N. . . ., Ben Abdalla avait été renversé de son cheval et laissé comme mort par les Français. Ses soldats l'enlevèrent, en fuyant, du champ de bataille ; mais il tomba aux mains d'Arabes ennemis, qui le retinrent prisonnier, dans l'espoir d'une rançon. Il les suivit enchaîné à travers l'Afrique, changeant de direction suivant les hasards de la guerre. Guéri enfin de ses blessures, après trois mois de capti-

vité, il se fit racheter par sa tribu, et regagna sa tante, au sommet del Biban. Ses femmes et ses serviteurs avaient pleuré sa mort, et le cheik regretta de n'être pas mort en effet.

L'ornement de sa smalah, la joie de son cœur, sa fille unique, sa chère Sidiah avait disparu. . . . Ceux-ci la disaient tuée dans la déroute de N. . . . ; ceux-là la croyaient dévorée par quelque chacal : d'autres, et c'étaient pire encore, la supposaient enlevée par les chrétiens.

Ben Abdalla jura sur la tombe du prophète de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé son enfant ! Il la lui fallait absolument, morte ou vive !

Il erra plusieurs mois de tribu en tribu, suivant mille avis contraires, et rentra un jour dans sa tente, convaincu que sa fille était chez les français.

A partir de ce moment, il devint la terreur de nos soldats. Volant partout à leur rencontre il ne regagnait jamais son camp sans prisonniers. Il prenait alors à part chacun d'eux, il les accablait de questions et les déchirait de tortures. Bientôt ses soldats furent moins nombreux que ses esclaves.

Un jour, il rassemble ces derniers et leur promet de les affranchir tous, si un seul d'entre eux lui apprend le sort de sa fille. Le lendemain matin un des captifs se présente et lui demanda s'il peut se fier à sa parole.

— Par Mahomet ! s'écrie Ben-Abdalla, compte non-seulement sur la vie et sur la liberté de tes frères mais encore sur un riche présent pour toi-même, si tu me fais retrouver le plus cher de mes trésors ! Parle vite, où est Sidiah ?

— J'ai vu, après la bataille de N. . . ., une enfant de quatorze à seize ans prise par des Français, répond le soldat : ils l'ont conduite à l'Est de Bone, chez les Beni-K. . . ., qui venaient de se soumettre à nous. Excuse-moi de n'avoir pas des renseignements plus précis ; mais je te promets de te rendre ta fille, si tu m'emmènes dans ton expédition.

— Non, répondit Ben-Abdalla après avoir réfléchi ; j'irai sans toi vérifier ta parole, et tu attendras ici l'exécution de la mienne.

Dès le lendemain le cheik partit pour la tribu indiquée ; mais ce fut en vain qu'il en fouilla tous les douars, Sidiah n'y était point et n'y avait jamais été.

Le soldat avait menti dans l'espoir d'une évasion. . . .

La colère du cheik fut si épouvantable, qu'il massacra tous les Beni-K. . . ., alliés des Français. Puis, revenant comme la foudre à sa propre tente, il appela le captif.

— Tu m'as trompé, lui dit-il, chien de chrétien ; meurs donc comme un chien !

Et il broya le malheureux sous les pieds de son cheval de guerre.

— Meurent ainsi, reprit-il, tous les ennemis du prophète et de la vérité !

Aussitôt il mande les *chaous* (exécuteurs) et rassemble ses prisonniers, puis les comptant en silence, d'un œil sauvage, il les fait immédiatement, et sans sourciller, décapiter devant lui, les uns après les autres.

Après ces événements, on vit le cheik, enfermé dans sa tente, refuser d'y admettre aucun de ses serviteurs. Pas une de ses femmes même ne l'approchait ; il demeura ainsi solitaire pendant quatre semaines.

Une nuit enfin il appelle deux de ses officiers, il commande une escorte sûre et quitte le camp sans avertir personne. La semaine suivante, il était à Bone et demandait à parler au général C. . . .

Nous ne dirons pas quel dangers il avait bravés pour arriver jusque-là, quels obstacles de toute espèce il lui avait fallu surmonter L'étonnement des habitants et de la garnison de Bone fut presque de la stupeur, en apprenant que le terrible Abdalla, celui qu'on surnommait le *Massacreur*, était en conférence avec le gouverneur français !

Le cheik entra chez celui-ci sans armes et sans cortège, le visage plein de douceur et de soumission.

—Général, lui dit-il, je viens vous demander les moyens de me rendre à Alger; j'ai reconnu la grandeur de votre maître, et je brûle du désir de le servir comme vous. Donnez-moi donc une lettre pour votre grand chef, et je cours me mettre, moi et les miens, au service du Sultan des Français.

Un revirement si soudain parut suspect. On fit passer le cheik, un mois durant, par les épreuves les plus sévères et les plus humiliantes, Il les subit sans regret et sans murmure, de manière à détruire les moindres inquiétudes....

Puis il fut conduit à Alger, et fit publiquement sa soumission...

On le vit, dès lors, causant partout avec les officiers, recherchant leur compagnie en toute occasion, descendant jusqu'à boire et à fumer avec les sergents...; et personne ne reconnaissait plus en lui le terrible cheik du désert.

Un soir, après une longue promenade faite avec un sous-officier de spahis, Ben-Adalla se trouva seul devant la radé d'Alger; il contempla quelque temps la mer en silence, puis il poussa une sorte de rugissement, où la joie se mêlait à la rage; et, se retournant avec précipitation, il accourut au palais du gouverneur.

Le lendemain, il figurait à la tête de la députation des chefs soumis qui partaient pour la France.

Nous l'avons vu arriver à Toulon, et nous allons le suivre à Paris.

#### IX.—LES RECHERCHES.

On se souvient avec quel empressement les Parisiens affluaient l'hiver dernier sur les pas des Arabes, compagnons de Ben-Abdalla. Ce dernier se faisait remarquer entre tous par sa courtoisie infatigable; toujours prêt à entrer en conversation avec tout le monde, il ne quittait jamais son interprète, et démarches, politesses, madrigaux, rien ne lui coûtait pour arriver à son but.

Ce but, on l'a deviné, c'était sa fille! Trouver sa fille, et la reprendre à la France! tel était le motif de sa soumission, comme tel avait été le motif de ses fureurs. Le lion se faisait chat pour mieux saisir sa proie....

—Sidiah, lui avait-on dit un jour, était secrètement passée en France avec un officier dont on ignorait le nom....

Sur cette vague indication, le cheik allait devant lui..., comme les mages guidés par l'étoile.

Nous ne le suivrons pas dans tous les lieux publics, dans tous les théâtres, dans toutes les promenades, dans tous les salons. Justifiant l'acharnement de ses perquisitions par la curiosité d'un barbare, il parcourut les sommets les plus élevés comme les antres les plus abjects de la capitale; son œil perçant se fixa sur tous les visages de jeunes femmes, depuis la plus pure et la plus respectée, jusqu'à la plus vile et la plus infâme.

Une nuit, il rentra parmi ses frères, le visage rayonnant, la poitrine dilatée, la tête en feu, le cœur inondé de joie. Un renseignement précis lui avait enfin appris la retraite de son enfant! Sidiah existait? il allait la revoir! quelques heures de patience, et il reprenait son trésor!

Avec quelles angoisses le pauvre père attendit le jour!

Le soleil se levait à peine, qu'Abdalla vole au couvent de... Il est admis devant la supérieure étonnée, il oublie son rôle de prudence, il réclame à grands cris sa fille; puis, au terme d'une si longue entreprise, cette fière organisation se détend tout à coup et c'est avec un torrent de larmes qu'Abdalla prouve son identité! La religieuse demeure interdite devant la sublime barbarie de cet amour paternel élevé à la dernière puissance.

—Qu'est-ce donc? s'écrie le cheik; suis-je encore le jouet d'une vaine espérance? Sidiah n'est-elle pas ici?

La supérieure, domptant son émotion, lui raconte en peu de mots l'histoire d'Arthur et de la belle Arabe. Le cheik, haletant, dévorait toutes ces paroles transmises par son interprète.

Lorsqu'il connut la sorte de dépérissement de la jeune fille, quand il sut enfin dans quel état on l'avait transportée à Toulon, il se leva tout d'une pièce en essuyant ses larmes;—et faisant entendre une horrible imprécation, il quitta la religieuse glacée d'épouvante....

Une heure après, il volait sur la route de Toulon, au grand galop de quatre chevaux de poste.

#### X.—SUMMA DIES.

Le temps était à l'orage, de nombreux éclairs sillonnaient le ciel, et la nuit descendait lourdement. Sidiah-Marie, assise ou plutôt couchée dans un large fauteuil, s'entretenait à demi-voix avec son ami. M. de Ligneul redisait pour la centième fois à sa fiancée ses projets d'avenir. Il lui parlait de bonheur, la mort dans l'âme; il lui souriait en dérobant ses larmes. Sidiah sourit à son tour, et lui prit la main avec tendresse.

—A quoi bon, dit-elle, mon pauvre ami, nous tromper plus longtemps tous les deux? Tu me parles d'avenir, et tu sais qu'il me reste à peine quelques jours, mon Arthur? Notre vie ensemble eût été une joie trop grande pour ce monde! C'est pour avoir ambitionné ce paradis que je vais mourir. Dieu, qui ne veut pas que l'Afrique indomptée s'unisse à la France, n'a pas voulu qu'une enfant de cette Afrique s'unite à un Français. Oui, je suis un exemple, et une leçon pour mes compatriotes et pour les tiens, poursuivit-elle avec une éloquence qui navrait Arthur, car elle lui montrait Sidiah telle qu'il l'avait rêvée, au moment même où la fatalité venait la lui reprendre! Je ne veux rien te cacher. Pour devenir ta femme, pour me rendre un peu digne de toi, j'ai forcé ma nature, j'ai tenté l'impossible! je ne suis qu'une musulmane qu'une fille du désert, et j'ai voulu être une chrétienne, une fille, de la civilisation. Il me fallait l'ignorance sous la tente des patriarches, et j'ai pâli sur les livres des savants; il me fallait les longues caravanes à dos de chameau, les courses emplein air sur nos chevaux agiles, et j'ai languie dans l'immobilité de la retraite. J'étais comme la fleur des montagnes qui vit du soleil et de la brise. L'air morne et brûlant de la serre m'a étouffée! Te souviens-tu de ce jour où, dédaignant pour ta Sidiah la simple parure des femmes de ma nation, tu me forças de changer ma tunique de laine en robe de soie, mon haik de poil de chèvre en mantelet de dentelles? De ce jour-là, mon Arthur, ta Sidiah a été frappée à mort! Mais ne t'afflige pas de ces choses, mon ami, reprit l'ancienne fille de Mahomet, elles étaient écrites là-haut. D'ailleurs, ton amour ne valait-il pas bien le sacrifice de ma vie? Après t'avoir connu, je serais morte sans toi. Ne vaut-il pas mieux mourir pour toi, après t'avoir aimé?

Arthur, abattu, anéanti, cachait sa tête dans ses mains, et maudissait sa passion meurtrière.

—Sidiah ! s'écria-t-il avec désespoir, me pardonnes-tu ? me pardonnes-tu ?

Il se jeta aux pieds de la jeune fille, et les inonda de ses larmes.

Mais tant d'émotions avaient épuisé les forces de la malade ; elle se renversa en arrière et sembla perdre connaissance. . . .

Au même instant, un grand bruit se fit sur l'escalier. Arthur entendit ses domestiques défendre avec emportement l'entrée de sa chambre.

Indigné lui-même, il courait au devant du tumulte, lorsque la porte, cédant à une main de fer, livre passage à Ben-Abdalla !

#### XI.—LE PÈRE ET LA FILLE.

Le cheik s'élançait jusqu'au fauteuil de l'Arabe, et reconnaît à peine la fille qu'il cherche depuis trois ans !

Son premier regret, il faut le dire, n'est pas de la retrouver mourante, mais de la retrouver Française et chrétienne. Puis, après une contemplation morne et silencieuse, il remarque sa pâleur de marbre, et se tourne brusquement vers Arthur.

Celui-ci avait d'abord tout compris et tout deviné. Quelle autre douleur que celle d'un père pouvait égaler sa propre douleur ?

—C'est donc ainsi que tu me la rends, misérable chrétien ! s'écrie le cheik ; tu m'as ravi mon enfant, ma perle de beauté ; tu me l'as prise éclatante de force et de jeunesse, et tu me rends aujourd'hui un cadavre ! Deviens donc un cadavre toi-même, et que ton sang rachète le reste du sien !

En même temps, Abdalla saisit son poignard, et va en frapper Arthur ; mais à un cri de Sidiah, sa main s'arrête, et l'arme tombe.

La jeune fille revient à elle-même et se croit la proie d'un songe infernal. Le père qu'elle a tant pleuré est là, devant elle ! et il lève le poignard sur son fiancé !

La pauvre enfant reprend enfin ses sens, et oubliant tout le reste, se livre à la joie de revoir son père. Elle se lève, malgré sa faiblesse, se jette éperdue à son cou, et tous deux demeurent immobiles dans cet embrassement.

Arthur, retiré dans un coin de la chambre, cédait malgré lui la place à ce rival inattendu.

Mais cette fois la secousse avait été mortelle ; Sidiah retombe inanimée dans son fauteuil.

M. de Ligneul, fou de douleur, disparaît et rentre avec un médecin. Le cheik, assis sur le tapis, aux pieds de sa fille, regarde chacun s'agiter autour d'elle sans faire lui-même aucun mouvement, demandant au ciel et à la terre, au prophète et à son amour un moyen de la secourir.

Au bout d'une heure seulement, Sidiah rouvre les yeux, et les tournant aussitôt vers son père, elle lui fait signe d'approcher. Puis, recouvrant la parole par un suprême effort, elle instruit le cheik de tout ce qu'il lui est arrivé depuis leur séparation. Elle lui dit comment elle l'a cru mort à la bataille de N. . . . ; comment Arthur, sauvé par elle, l'a sauvé à son tour, et conduite en France. . . ; les mille bienfaits dont cet ami l'a comblée, les soins maternels de Mme de Ligneul, les peines et les difficultés de sa propre éducation, et enfin les projets de mariage, — interrompus si fatalement. . . . Le cheik avait écouté toute cette histoire avec une attention profonde.

—Ainsi, dit-il, cet homme t'a servi de père quand tu croyais avoir perdu le tien. Je ne puis donc le tuer volontairement, puis-

qu'il t'a tuée sans le vouloir. . . . Le prophète m'avertit, d'ailleurs, que je puis réparer votre double faute !

L'Arabe, en effet, se relève comme inspiré, dépose un baiser sur le front de sa fille, et quitte la chambre sans ajouter un mot.

Au bout de quelque minutes, il revient suivi d'un de ses serviteurs. Celui-ci pose sur une table un coffre de bois de cèdre, et Ben-Abdalla, écartant tout le monde du lit de la malade :

—Au nom de Mahomet, dit-il solennellement, je vous adjure de me laisser seul avec ma fille !

Telle était l'autorité de ces paroles, que chacun obéit et M. de Ligneul lui-même.

Le cheik alors s'enferme avec Sidiah, se jette la face contre terre du côté de l'Orient, ouvre le coffre de cèdre, en tire un costume arabe et en revêt la jeune fille en prononçant des mots sacrés. Puis il feuillette un manuscrit du Coran, l'appuie sur la tête de Sidiah, et lit trois fois le même verset.

Lorsque la jeune Arabe se sent recouverte de l'habit de sa race, quand elle entend les paroles qui ont bercé son enfance, un vif rayon de joie ranime son visage. . . .

Le cheik s'en aperçoit, et, déjà triomphant, rouvre le coffre de cèdre, il y prend un amulette précieux qu'il passe au cou de la jeune fille. Mais déjà la sensation du plaisir a cédé la place au remords dans le cœur de Sidiah. Elle se souvient qu'elle n'est plus musulmane, mais catholique, et sa nouvelle religion, si éloquente au chevet des mourants, lui parle plus haut que tous les souvenirs.

—Merci, mon père, dit-elle d'une voix éteinte ; vos secours sont impuissants ; c'est au Dieu des chrétiens, à mon Dieu, qu'il faut demander de l'aide ! non pas pour le salut de mon corps, mais pour celui de mon âme.

Et arrachant de son cou l'amulette arabe, elle le rejette loin d'elle, et baisse le crucifix d'ivoire suspendu à son lit.

—A vous, mon père, dit-elle ensuite au cheik, je dois une vie passagère en ce monde !

—A toi, Arthur, dit-elle à M. de Ligneul qui venait de rentrer, je dois une vie éternelle là-haut, où je vais t'attendre !

Un faible soupir suivit ces mots, et ce soupir fut le dernier. . . .

Le cheik demeura sans force et sans volonté, et se laissa enlever machinalement de la chambre.

#### XII.—LE DERNIER TRÉSOR.

Le lendemain, devaient avoir lieu les funérailles de Sidiah. . . . La veillée funèbre touchait à sa fin. La morte était couchée sur son lit, dans son costume arabe. . . . Son beau visage avait été respecté par le trépas, et on l'aurait crue plongée dans un doux sommeil, si les cierges brûlant à l'entour et le prêtre incliné sur le chevet n'eussent trahi la fatale vérité. . . .

Mme de Ligneul, dans la pièce contiguë, veillait inquiète auprès de son fils, dont une fièvre ardente avait égaré la douleur. Le ministre de Dieu était donc seul près de la jeune morte. . . ., lorsque avant l'aurore deux Arabes, entrant tout à coup, le baillonnèrent et enlevèrent le cadavre. . . .

Au point du jour, un brick, frété par Ben-Abdalla, voguait sur la Méditerranée.

Le cheik rapportait en Afrique la dépouille de son enfant.

Aujourd'hui, les soldats français se racontent en frémissant, autour des bivouacs africains, la défection et les nouvelles cruautés de Ben-Abdalla, le terrible cheik del Biban.

C'est qu'en remettant le pied sur le sol maternel, et après avoir rendu les derniers honneurs à Sidiah, le cheik a juré de suspendre

au tombeau de sa fille autant de têtes de Français que la France a dérobé de fleurs à la couronne de la jeune Arabe,—c'est-à-dire autant de têtes qu'elle eût vécu de jours heureux sous les tentes paternelles.

LADY JANE \*\*\*.

## O'CONNELL ET L'IRLANDE EN 1847.

RELATION D'UN VOYAGE A DARRYNANE ABBEY.

Par le docteur A. Shutte.

### I.



A contrée sauvage du Kerry, où est situé Darrynane-Abbey, se distingue des autres contrées de l'Irlande par la beauté de son site, hérissé de rochers et coupé de gorges profondes. Pour mieux jouir de la vue de cette nature agreste, au lieu de prendre la route ordinaire de Killarney par Killorglin et Cahirciveen, j'allai à Kenmare, d'où je longeai les bords de la rivière qui porte ce nom, jusqu'à Darrynane. J'ai rarement vu un aussi beau pays que Killarney, surtout au défilé de Coom-Dhuv ; la route passe à travers les montagnes qui entourent Upper-lake (1) ; à gauche on découvre les hauteurs de Turc-Mountain (2) ; à droite on aperçoit la surface chatoyante de Turc-lake (3), les rochers sauvages d'Eagle's-nest (4) et les versans déboisés qui entourent Upper-lake. Ce lac, dans toutes ses sinuosités, est parsemé de débris de rochers noircis par le temps, et de rescifs couverts d'une mousse sombre. La route jusqu'à Coom-Dhuv va toujours en montant ; tantôt elle tourne au pied de la montagne et traverse des bois sombres et épais, où la feuille de l'*erbutus* se fait remarquer par son abondance et sa fraîcheur, tantôt elle s'ouvre et laisse apercevoir le lac et les montagnes qui, quoique arides, sont d'un effet merveilleux ; à mesure qu'on approche de Coom-Dhuv, le paysage devient de plus en plus triste, et tout le pays qui, des hauteurs, se déroule aux yeux, n'est qu'un désert marécageux, au milieu duquel on découvre çà et là de pauvres huttes bâties en torchies.

Arrivés à Kenmare,—lieu auquel on ne sait vraiment pas si l'on doit donner le nom de petite ville ou de grand village,—la voiture s'arrêta devant une auberge d'assez mauvaise apparence. L'hôte, entouré d'une foule de malheureux couverts de haillons, et au milieu d'un chaos de baquets et de paniers de pommes de

terre, était occupé à diviser un gros morceau de viande en de nombreuses petites portions. Cette grande auberge dévastée, avec son entrée malpropre, son grand feu de charbon de terre dans son immense cuisine vide, ses femmes aux jambes nues et ses gens qui fumaient, me rappela tout à fait les grands cabarets que j'ai souvent rencontrés dans le nord de l'Allemagne ; mais ce qui m'étonna le plus, ce fut le prix exorbitant que me demanda l'hôte, —et cela d'un grand sang-froid,—pour me conduire à Sneam. On m'avait bien prévenu, il est vrai, que cet homme était habitué à rançonner les voyageurs, sachant bien qu'il était très difficile de trouver une autre voiture que la sienne. Je me rendis, en conséquence, chez un certain M. James Sullivan, dont j'avais l'adresse en cas de besoin, et je pus me convaincre de la difficulté qu'on éprouve dans une petite ville d'Irlande pour se procurer des moyens de transport. M. Sullivan était sorti pour faire rentrer ses foins, et sa femme avait bien le cheval et la voiture que je lui demandais ; mais elle n'avait, disait-elle, personne pour les conduire.

—Comment, mistress, est-ce que parmi ces braves gens il n'y a personne qui sache mener un cheval, lui dis-je en lui montrant une douzaine d'hommes qui étaient dans la rue et semblaient n'avoir absolument rien à faire ?

—Non, monsieur, me répondit mistress Sullivan en secouant la tête ; j'en suis bien fâchée, mais aucun d'eux n'est capable de vous conduire.

Mistress Sullivan avait deux grandes filles, qui, comme toutes celles que j'avais vues jusque-là, allaient nu-pieds. Elle les envoya à la recherche d'un conducteur ; mais elles revinrent au bout de quelques instans comme elles étaient parties. Murphy, Ryan, Coblan, personne à ce qu'il paraît, n'avait voulu marcher.

—Assurément, dis-je le travail ne doit pas manquer en Irlande, comme on le prétend généralement, puisque personne à Kenmare n'a ni le temps ni l'envie de gagner une demi-couronne pour me conduire à Sneam.

La bonne mistress parut réfléchir quelques minutes.

—Mais, j'y pense, s'écria-t-elle tout à coup : ton frère peut bien mener monsieur ! cours le chercher, Biddy.

- (1) Lac supérieur.
- (2) Montagne du Turc.
- (3) Lac du Turc.
- (4) Aire d'aigle.

A ces mots, la plus jeune des deux filles de mistress Sullivan partit comme un trait. Je pensais qu'elle allait bientôt revenir ; mais jugez de mon étonnement et en même temps de ma contrariété, quand j'appris qu'elle était allée à une distance de plusieurs milles dans les champs, où son frère était à labourer. Je fus forcé d'attendre une grande heure. La jeune fille revint enfin, couverte de sueur, et dit que son frère ne voulait pas quitter la charrue.

La pauvre mistress Sullivan était au désespoir.

— Je n'ai jamais vu un enfant pareil, disait-elle, il ne sera jamais bon à rien ; mais il y a une autre voiture dans la ville ; va avec monsieur, Biddy.

Je sortis, précédé de la jeune fille, et nous arrivâmes bientôt à une boutique de chétive apparence, où une femme nous reçut. Elle me dit qu'elle était bien fâchée, mais que le cheval n'était pas à l'écurie ; puis, elle ajouta d'un air significatif, que le maître de l'auberge était un brave homme, qu'il possédait une voiture élégante et qu'il ferait certainement mon affaire. Je crus enfin comprendre la pensée de toutes ces braves gens, et quand je retournai chez mistress Sullivan, je lui fis part de mes réflexions.

— Vous avez deviné, monsieur, me dit-elle ; c'est que pour cela que personne ne veut vous conduire, car l'aubergiste ne donnerait plus d'ouvrage à celui qui oserait mener une autre voiture que la sienne.

Je craignis un moment d'être forcé d'en passer par où cet homme voudrait ; mais mistress Sullivan montra un empressement extraordinaire et digre des plus grands éloges. Biddy fut dépêchée de nouveau, et revint, cette fois, triomphante. Elle était suivie d'un grand garçon, sec et osseux, nommé Dennis O'Slaughnessy, qui consentait à me conduire. Toute la famille se mit alors à pousser la grande porte vermoulue, qu'on eut toutes les peines du monde à ouvrir ; on fit sortir la voiture dans la rue, on y attela un grand cheval noir, et, après avoir remercié mistress Sullivan, je pus enfin me mettre en route. Notre chemin longeait les bords du Kenmare, qui roule, comme un torrent, ses eaux fraîches et limpides. La contrée que nous parcourions prenait à chaque pas un aspect plus sauvage : devant nous s'élevait une chaîne de montagnes dont les hautes cimes vertes bornaient la vue ; et le pays qui s'étendait à nos pieds n'était qu'un chaos de roches brisées au travers desquelles passait la route, et où, de temps en temps, on voyait surgir de pauvres petites huttes. Excepté la maison de M. Dennis Mahoney, qui se trouve entre la route et la rivière, et dont les tours antiques élèvent leurs têtes grises au-dessus d'un bois de chênes verts, nous ne vîmes partout que de pauvres cahutes de paysan. Nous passâmes bientôt sur le pont romantique de Blackwater (1), torrent des montagnes, dont l'eau claire et limpide, — en dépit de son nom, — glisse rapide comme une flèche dans son lit encaissé dans des rochers et rempli de pierres. Mon cocher, plein d'un véritable enthousiasme pour cette belle nature, me pria de descendre, afin de mieux admirer la splendeur du paysage.

Tout-à-coup un homme s'élança d'une charrette de foin et vient à notre rencontre : c'était James Sullivan, qui avait, à ce qu'il paraît, reconnu la voiture. Il fit descendre mon cocher et insista pour me conduire lui-même, après avoir chargé O'Slaughnessy de ramener la charrette de foin à la maison.

Nous nous arrêtâmes quelque temps après devant une petite auberge pour donner à manger au cheval, et je fus obligé de met-

tre pied à terre et de boire un verre de *whiski-toddy* avec mon nouveau cocher. Une douzaine de malheureux tout déguenillés, étaient étendus sur le sol malpropre de la cuisine, autour d'un grand feu de charbon sur lequel bouillait une immense marmite pleine de choux, dont la fumée succulente paraissait troubler les rêves d'une famille entière de jeunes pourceaux qui étaient couchés dans un coin, la tête appuyée sur des mottes de tourbe. L'aubergiste se tenait devant une planche scellée dans le mur, qui lui servait de comptoir, et où d'après la mode irlandaise, étaient étalés pêle-mêle l'huile le pain, l'eau-de-vie, la chandelle, le sucre, le savon, etc.

Il commençait à faire nuit lorsque nous arrivâmes à Sneam, et l'on peut aisément se figurer mon effroi, quand j'appris qu'il était impossible de se procurer dans tout le pays d'autre véhicule que des charrettes de paysans. Il me restait encore douze milles à faire pour arriver à Darrynane, et James Sullivan était obligé de s'en retourner chez lui.

Je passai la nuit dans une méchante hôtellerie, et le lendemain, comme je n'avais pas à choisir, je dus me contenter d'une charrette, qui était loin de ressembler à un char de triomphe.

C'était un beau dimanche, et la route était couverte de paysans et de paysannes qui venaient de 7, 8 et même 10 milles pour entendre la messe à la chapelle de... (J'ai oublié le nom.) — Le jeune gars qui conduisait la charrette avait eu la précaution de se munir d'une botte de branches de noisetiers, et, dans le fait, cette précaution ne fut pas inutile ; car notre malheureux cheval paraissait avoir une répugnance invincible pour toute espèce de mouvement ; et avant d'avoir atteint la moitié du chemin, les baguettes étaient déjà épuisées. J'aperçus sur la route une pauvre vieille dont les pieds étaient déchirés par les pierres du chemin. Je la fis monter à côté de moi, et nous la conduisîmes à quelques milles de là, où se trouve située la chapelle. Quand elle fut descendue, elle mit ses bas et ses souliers, qu'elle tenait à la main pour ne pas les user, et alla se mêler à un groupe de personnes agenouillées autour de la chapelle, qui ne pouvait plus contenir de fidèles.

Le chemin devenait toujours plus triste et plus sauvage.

— Darrynane ne peut-être situé dans un pays aussi affreux ? dis-je à mon guide.

— Oh ! c'est bien plus triste encore, me répondit-il ; la maison du libérateur est placée entre des rochers escarpés.

Arrivés sur les hauteurs, nous découvrîmes tout à coup le dos immense de la mer Atlantique, dont les eaux baignent de sombres rochers et des bois touffus parmi lesquels s'élèvent les bâtiments gris de Darrynane-Abbey. Lorsque j'approchai de la maison, il commençait à pleuvoir ; d'épais nuages nébuleux donnaient à cette scène un charme tout particulier ; l'écume blanchâtre de l'Océan battait le pied des rochers et le mugissement de la mer nous était apporté par le vent. Je descendis de ma charrette à une distance respectueuse de Darrynane, ne me souciant guère d'être aperçu dans ce modeste équipage.

Quelques instans après j'étais devant le grand Agitateur.

## II.

Avant de faire plus ample connaissance avec O'Connell et sa famille, je vais essayer de dépeindre le lieu où il habite. Il n'est question, dans les journaux, que de la façon princière dont vit O'Connell, et par suite on se représente son habitation comme un brillant château. Il n'en est rien pourtant, Darrynane

(1) Eau noire.

a plutôt l'aspect d'une maison commode et spacieuse que d'un château. Considérant le rang et la célébrité du Libérateur de l'Irlande, et l'hospitalité que sa position et sa bonté le mettent dans le cas d'exercer, on est surpris de la simplicité de cette demeure. Darrynane est une maison convenable pour un propriétaire aisé, rien de plus ; elle est d'une construction irrégulière, et il est évident qu'elle a été agrandie peu à peu selon que les circonstances l'exigeaient, et non bâtie d'après un plan unique et déterminé.

La cour d'honneur est comprise entre deux corps de logis en saillie et dépendant du bâtiment principal. La partie de la maison formée par l'aile droite est consacrée aux détails intimes du ménage, et, par cette raison, les étrangers y sont rarement admis. A côté se trouve une petite chapelle qu'O'Connell a fait nouvellement construire et qui n'est pas encore entièrement achevée ; l'aile gauche a deux étages : au rez-de-chaussée est le cabinet de travail d'O'Connell, au-dessus duquel se trouve la bibliothèque, dont les fenêtres s'ouvrent sur l'océan. On entre d'abord dans ce bâtiment par une petite pièce s'ouvrant sur un grand vestibule, qui communique au moyen d'un large escalier aux appartemens du premier étage. C'est là que se trouve le salon de réception, grande et belle pièce qui aboutit d'un côté à la bibliothèque et de l'autre à la salle à manger. Dans une autre partie de l'étage principal, un long passage conduit à une suite de chambres qui, pour la plupart, sont destinées à recevoir les étrangers. On se tient habituellement dans le grand salon, la bibliothèque et la salle à manger ; ces appartemens sont spacieux, gais, et meublés avec beaucoup de goût ; quelques portraits de famille et quelques belles tentures en ornent les murs ; mais, du reste, ce luxe est très simple et n'a rien de pompeux, on sent qu'on se trouve dans l'habitation d'un homme qui se recommande à l'admiration autrement que par la magnificence des appartemens et par le luxe des tapisseries.

Où pourrait-on trouver de plus admirables points de vue qu'à Darrynane ? Du milieu du parc, l'œil découvre, au delà des prairies d'un vert tendre, la mer qui s'étend devant l'habitation en forme de baie entourée par les rochers élevés de Lambhead. Plus loin, en levant les yeux, on découvre la crête escarpée d'un long promontoire qui sépare la rivière de Kenmare de Bautybay. A l'ouest, l'œil peut suivre la côte qu'on nomme Abbey-Island (1) et qui s'étend au loin dans la mer ; on l'appelle île parce que, à la marée haute, cette côte est habituellement séparée de la terre ferme ; mais à la marée basse, on peut y communiquer au moyen d'un étroit sentier tracé dans le sable. Dans un enfoncement intérieur de la baie, à l'endroit où Abbey-Island se joint à la terre ferme, on voit les ruines de l'ancienne abbaye de Darrynane : c'est de là que vient le nom de Darrynane-Abbey donné à la demeure d'O'Connell. Un peu plus loin, mais dans la même direction, on aperçoit deux rochers élevés, deux îlots nommés Scarif et Dinish, qui lèvent au dessus des flots leurs têtes fières et hardies. Telle est la vue de Darrynane du côté de la mer ; lorsque la tempête soulève les hautes lames de l'Océan, que leur écume blanchâtre jaillit sur les rochers qui surgissent de toutes parts et qu'elles viennent se briser contre les anfractuosités de la côte, on est alors témoin d'un spectacle d'une grandeur sauvage qu'on retrouve rarement ailleurs.

Si maintenant on se retourne, et que l'on jette un coup d'œil, du côté opposé, c'est-à-dire vers l'est et le nord, on croirait être

dans un pays primitif. Une chaîne de montagnes, dont la hauteur atteint jusqu'à 2,500 pieds, borne l'horizon, et à leurs pieds se trouve une petite vallée complètement abritée contre le souffle des vents du nord ; les arbres et les plantes y ont une fraîcheur extraordinaire, et l'air y est si doux que le fuchsia et l'hydrangea y viennent en pleine terre, et y produisent des fleurs de la plus grande beauté.

L'habitation d'O'Connell est bâtie dans une position assez élevée pour dominer la mer et la ceinture de rochers escarpés qui entoure cette petite vallée. La maison est couverte en zinc, et les murs sont soutenus jusqu'au faite par de large pilliers de pierre grises. Les attaques des élémens rendent, sans contredit, cette précaution très nécessaire, car elle est exposée à l'action des vents, et lorsque la mer est grosse, l'écume de l'eau salée vient se briser à ses pieds. Au nord se trouvent le jardin, les bâtimens d'exploitation et les logemens des domestiques. Le parc est très vaste. A l'entrée se trouve un charmant parterre émaillé des fleurs les plus rares ; çà et là on découvre des ruches d'abeilles, et sous un dais de coquillages bizarrement arrangés jaillit en murmurant un jet d'eau qui sert à entretenir une agréable fraîcheur. Un peu plus loin dans l'intérieur on découvre des allées magnifiques, sur lesquelles de beaux arbres répandent leurs ombrages, et à moitié cachés aux regards, des rochers qui forment une ceinture naturelle à ce parc. On arrive ensuite à un joli verger, situé au centre de la vallée ; et, en montant quelques degrés, on parvient à une petite plate-forme où des sièges sont disposés sous un berceau de feuillage. Sur une éminence formée par la saillie d'un rocher, on a bâti un pavillon d'été d'où l'on jouit à fois et sans obstacle du coup d'œil de la mer et de la terre environnantes. Un second chemin conduit de ce pavillon aux pieds des montagnes où se trouve un simple bosquet que l'oncle d'O'Connell affectionnait beaucoup. Ce vieux seigneur, doué d'une grande force physique ainsi que des plus hautes qualités morales, devint aveugle peu de temps avant sa mort. Il aimait à s'asseoir à cette place, d'où, sous le frais abri des arbres et des rochers, il pouvait entendre dans le lointain les mugissemens de la mer. Ce bruit, plein de majesté, semblait animer la scène qui l'environnait et lui retracer le tableau de sa vie passée.

— Son esprit ferme et solide, me dit O'Connell, comme nous passions devant ce bosquet, ne connut pas la crainte de la mort. Un jour qu'il était resté longtemps absorbé dans ses pensées : — Daniel, me dit-il, j'ai une grâce à te demander.

— Laquelle, mon oncle ?

— C'est de mesurer la circonférence de cet arbre.

— Je fis ce qu'il désirait et je lui rendis compte du nombre de pieds.

— C'est cela, dit-il, je pensais qu'il devait avoir cette dimension. La grâce que je te demande maintenant, Daniel, c'est de faire abattre cet arbre.

— Pourquoi donc, mon oncle ? ce frêne paraissait vous faire tant de plaisir !

— Oui, oui ; mais je désire maintenant qu'il soit abattu.

— C'est bien, il le sera ; mais ma permission n'était pas nécessaire pour cela.

— Si fait, Daniel ; car dès à présent ces lieux t'appartiennent, et je ne veux toucher à rien sans t'en prévenir. Je te remercie de permettre que cet arbre soit abattu, continua-t-il, et je vais te dire dans quel but : j'attends depuis longtemps qu'il soit parvenu à cette grosseur, afin de pouvoir m'en faire un cercueil.

(1) Ile de l'Abbaye.

“ Nous envoyâmes chercher le charpentier.

—“ Ah ! c'est vous, maître, lui dit mon oncle, quand il fut arrivé. Je désire que vous abattiez ce frêne pour m'en faire un cercueil. Quelle longueur ; pensez-vous qu'il faudra lui donner ?

“ Le charpentier mesura de l'œil la noble stature du vieillard, et répondit après un moment de réflexion :

—“ Sept pieds.

—“ Sept pieds ! comment cela, maître ? je n'ai que six pieds trois pouces, je sais à la vérité que la mort allonge un peu le corps ; mais sept pieds, c'est proportionné à un géant ; mettez six pieds cinq pouces.

“ L'arbre fut scié et le cercueil construit d'après les prescriptions du vieillard.”

Les plantations qui entourent la maison sont d'une étendue considérable, et leur verdure offre à l'œil une vue agréable, qui contraste d'une manière frappante avec la nudité des environs et l'aspect sévère des montagnes. Elles sont, au reste, encore jeunes et en grande partie plantées par Daniel lui-même. Les prairies entre le parc et la mer offrent pareillement le charmant coup d'œil d'une promenade superbe. C'est là que se réunissent les dimanches et les jours de fête, les paysans des environs pour jouer à la balle ou pour danser. Le Libérateur et sa famille égalaient souvent ces divertissemens de leur présence. Le sable de la mer ainsi qu'une partie basse de la côte s'est formée en banc, recouvert d'une épaisse végétation marine, de sorte que la mer s'est-elle-même marquée ses limites. Dans le fait, la prairie, à la marée haute, est au-dessous du niveau de l'eau, et si ce banc venait à être rompu, toute la prairie, ainsi qu'une partie des plantations, seraient inondés. C'est aussi ce qu'on redoute, surtout dans la partie où le sable est mouvant.

Un dimanche soir, comme je me promenais dans la prairie avec M. French et deux autres visiteurs, je remarquai sur le chemin qui longe la côte dans toute sa longueur une foule de paysans qui se dirigeaient vers Abbey-Island. De bruyantes doléances m'apprirent bientôt le motif de cette réunion. C'était un enterrement irlandais que je voyais pour la première fois, et cela dans les solitudes d'Abbey-Island et parmi les ruines de l'Abbey elle-même. Je ne voulus pas négliger une pareille occasion, et accompagné d'une partie des promeneurs, je me hâtai de rejoindre le convoi, et j'assistai à une singulière cérémonie.

A mesure que j'approchais, l'aspect du lieu et de la foule devenait de plus en plus caractéristique. Je fus bientôt sur le sentier qui relie la terre ferme à l'île de l'Abbaye. La marée montante commençait à le baigner. J'avais derrière moi les côtes rocailleuses et verdoyantes de la terre ferme, des rochers s'élevant sur des rochers, des collines sur des collines, et, de toutes parts, sur le devant du tableau, des cabanes habitées par des gens moitié pêcheurs, moitié cultivateurs. A droite se trouvent une petite maison et une espèce de pavillon appartenant à M. Maurice O'Connell. A gauche s'étend l'Océan. Les ruines de l'église de l'Abbaye,—bâtiment du style le plus simple, comme la plupart des églises d'Irlande,—s'élèvent, près des rochers qui bordent la mer, sur une étroite langue de terre que les lames baignent constamment. Le bruit profond de l'Océan se mêle aux voix éclatantes du peuple, qui, comme ses ancêtres, depuis bien des générations, vient déposer devant lui ses plaintes, ses gémissemens et ses morts. Les ruines étaient remplies d'une foule triste et consternée, et tout autour sur le gazon, et parmi les rochers qui surgissent çà et là, on voyait des groupes à genoux, élevant leurs

mains vers le ciel. Il est d'usage en Irlande, que tous ceux qui rencontrent un convoi retournent sur leurs pas et l'accompagnent jusqu'à la fosse. Ce qui fait que ces sortes de processions prennent souvent des dimensions inouïes. Les personnes qui entourent le cercueil ne cessent de pousser d'effroyables gémissemens jusqu'au dernier moment ; mais on m'a assuré qu'elles n'éprouvaient aucune répugnance à se bien restaurer de temps en temps et même à rire et à causer en présence du mort. Ainsi les pleureurs criaient, hurlaient et tombaient en extase pour la forme ; mais dès qu'ils apercevaient un ami, il s'arrêtaient net, sortaient la bouteille de whisky, buvaient, mangeaient et bavardaient gaîment ; puis, lorsque la pensée de leur perte ou le sentiment de leur devoir leur revenait, ils recommençaient leurs gémissemens de plus belle.

Quand je vis qu'on commençait à creuser la fosse et que la cérémonie de l'enterrement touchait à sa fin, je quittai la place pour y revenir le lendemain. Je vis alors que la tombe avait été creusée près du tombeau des O'Connell ; dans de pareilles conditions, elle ne pouvait être profonde, mais elle l'était assez cependant pour recevoir un nouveau cadavre.

Quel singulier aspect offre en Irlande un cimetière de campagne ! D'après un sentiment vrai de la sainteté du lieu, ils sont pour la plupart placés près des ruines des abbayes ou des vieilles églises ; mais on y rencontre bien peu de traces d'ornemens ou de souvenirs qui témoignent de l'amour des survivans pour ceux qui ne sont plus ! Rarement, et seulement sur les sépultures des riches, découvre-t-on des inscriptions funéraires ou des pierres tumulaires. Dans tout le cimetière dont je viens de parler, le tombeau des O'Connell était le seul qui portât une inscription. Nulle part, soit une plate-bande de fleurs, soit une croix surmontée d'une couronne, soit tout autre signe de deuil, rien n'indiquait le champ des morts. Les ossemens qu'on avait déterrés la veille gisaient couverts de pierres sur une fosse voisine et des débris de vieux cercueils pourrissaient dans un coin.

Le tombeau des O'Connell est un simple mausolée, surmonté à l'ouest d'un arc gothique renfermant une croix de fer. On lit sur le tombeau l'inscription suivante :

DOM.

ERECRED TO THE MEMORY OF  
DANIEL O'CONNELL TOWNLEY, OF DARRYNANE ESQ.  
WHO DEPARTED THIS LIFE 1770, FULL OF YEARS  
AND VIRTUES  
ALSO OF MARY HIS WIFE etc., ALSO  
OF MAURICE O'CONNELL ESQ.

Their son, who erected this monument. The chief ambition of his long and respected life was to elevate an ancient family from unmerited oppression. His allegiance was pure and disinterested ; his love of his native land sincere and devoted. His attachment to the ancient faith of his fathers, and to the church of Christ was his first pride and his chiefest consolation. He died on the 10 of february, in the 97 year of his age. They loved him best who knew him most. May his soul rest in eternal peace ! (1)

(1)

MONUMENT

ÉRIGÉ A LA MÉMOIRE DE  
DANIEL O'CONNELL TOWNLEY, DE DARRYNANE ESQ.  
MORT EN L'AN 1770, RICHE D'ANNÉES  
ET DE VERTUS.  
AINSI QU'A MARY, SA FEMME ET A  
MAURICE O'CONNELL, ESQ.

III.

Quittons maintenant les morts pour nous occuper des vivans. Tout le monde sait qu'O'Connell avait une prédilection toute particulière pour la nature presque sauvage de son pays, et qu'il aimait la chasse avec passion. Sa meute, composée de chiens de pure race irlandaise, était citée dans toute l'Europe. O'Connell ne quittait l'agitation de la vie publique que pour se livrer à l'ardeur de la chasse : ce qui n'a pas peu contribué à développer et à entretenir la force extraordinaire dont il était doué, et qui lui a donné le pouvoir de lutter pendant près d'un demi-siècle contre les ennemis sans nombre de son pays. Le temps n'avait en rien affaibli son ardeur, et si l'on venait à parler devant lui de la beauté sauvage des montagnes du Kerry, ou s'il entendait les aboiemens de ses chiens, l'esprit irlandais se réveillait subitement en lui, et dans l'arène où il combattait pour l'indépendance nationale, aussi bien qu'à la chasse, il montrait une activité et un courage inépuisables.

Une chasse dans le Kerry ne ressemble en rien à une chasse en Angleterre, où l'on voit une foule de cavaliers en habits rouges franchir haies et fossés, à la poursuite du lièvre ou du renard. En Irlande, il serait impossible de suivre la chasse à cheval ; il faudrait avoir pour montures des chèvres ou des chamois ; aussi se contente-t-on d'aller à pied.

Au point du jour, O'Connell est déjà debout. Une vingtaine de chiens, choisis parmi les meilleurs de la meute, l'attendent devant la maison, et une troupe d'hommes à l'air farouche servent de traqueurs. Les chasseurs s'emparent de longs bâtons ferrés pour s'aider à gravir les montagnes, vers lesquelles ils se dirigent, après s'être partagés en bandes. Il se fait un moment de silence ; enfin la chasse commence.

Les chiens commencent par battre le terrain dans toutes les directions, tandis que les chasseurs attendent tranquillement sur les hauteurs que le lièvre paraisse.

Tout à coup un chien donne de la voix ; tous les autres se précipitent de son côté, et le lièvre part comme un trait, poursuivi par les chiens et par les chasseurs. Tantôt il disparaît, tantôt il reparait, pour disparaître de nouveau ; puis tout devient silencieux : les chiens ont perdu la trace ; mais bientôt leurs voix sonores retentissent de nouveau, leurs aboiemens redoublent : ils ont retrouvé la trace, et le lièvre, harcelé, vient droit aux chasseurs. L'animal reste un moment immobile ; puis s'assied sur ses deux pattes de derrière, dresse les oreilles, écoute, et, comme s'il eût reconnu le danger, reprend sa course, rapide comme le vent, et disparaît derrière un rocher en saillie. Les traqueurs arrivent alors ; un coup de sifflet se fait entendre ; les aboiemens des chiens deviennent de plus en plus bruyans et précipités, et le lièvre est forcé. Un hallo général annonce alors que la chasse est finie, et les chasseurs, se dirigeant au travers des sentiers tortueux de la montagne, regagnent Darrynane.

Nulle part O'Connell n'était plus aimable qu'au milieu de sa famille, composée, tant enfans que petits-enfans, de trente-six personnalités, qui tous étaient pleins d'amour et de respect pour lui.

Aucun roi n'exerça jamais d'influence plus grande sur une na-

Leur fils, qui a fait élever ce monument. La plus grande ambition de sa vie, longue et respectée, fut de soustraire une ancienne famille à une oppression non méritée. Son dévouement était pur et désintéressé, son amour pour son pays sincère et dévoué. Son attachement à l'antique foi de ses pères et à l'église du Christ, était sa première gloire, sa plus grande consolation. Il mourut le 10 février, âgé de 97 ans. Plus on le connut, mieux on l'aima. Que son âme repose dans une paix éternelle !

tion qu'O'Connell sur l'Irlande ; ce qui frappe surtout en lui, c'est sa foi ferme et inébranlable et son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Comme catholique, il avait dans le cœur de ses compatriotes un puissant auxiliaire. On s'est demandé comment une intelligence aussi supérieure que la sienne, comment un génie si puissant pouvait s'astreindre à la pratique rigoureuse de ces exercices minutieux, et si toute cette dévotion n'était pas tout simplement de la haute politique ? Cela était pourtant facile à expliquer.

Celui qui respecte et honore le droit sacré de la liberté de conscience et l'opinion de ses semblables, et qui est habitué à considérer les pratiques de toutes les sectes religieuses avec un intérêt égal et bienveillant, sait bien,—et il peut le voir chaque jour autour de lui,—combien l'éducation et l'habitude influent puissamment sur la foi religieuse des hommes, et contribuent à former la base de leur croyance. Or, le catholicisme, étant la religion opprimée en Angleterre et en Irlande, devait, par cela même, trouver plus de sympathie.

IV.

Le peuple est-il plus heureux dans les environs de Darrynane que dans les autres parties de l'Irlande ?

Si les habitans de ces parages ne sont pas dans une position meilleure que partout ailleurs, du moins ils sont mieux vêtus et semblent mieux nourris. Il est vrai que leur habitation n'est autre chose que ces pauvres huttes si connues en Irlande ; mais leur petit coin de terre est mieux cultivé, et le peuple a l'air gai et bien portant. Lorsque je demandai l'explication de cette amélioration qui frappe à la première vue, O'Connell me répondit :

—C'est qu'ici le peuple a du poisson, et que dans l'intérieur on n'a que des pommes de terre.

Malgré cela, on y trouve encore beaucoup de pauvreté ;—c'est le mal national, et ce mal ne peut être guéri que par un remède national ;—quoique la misère ne se montre pas au dehors, elle habite le foyer domestique. A Mount Kennedy, dans le Wicklow, sur les propriétés de Earl Fitz William et tout près de son habitation, je ne trouvai dans une auberge autre chose à manger que quelques pommes de terre et un peu de pain.

Lorsqu'on est témoin de pareilles scènes, surtout dans une auberge, on est porté à croire que le pays où l'on se trouve est plongé dans la plus affreuse misère ; mais, d'un autre côté, si l'on se contente de le parcourir sans voir l'intérieur des auberges et des cabanes, on supposera, au contraire, qu'il est riche et heureux, car il est bien cultivé.

Aucun royaume n'est aussi riche ni aussi florissant que l'Angleterre ; aucun royaume n'est aussi pauvre et aussi malheureux que l'Irlande. Il est bien temps que la position de ce malheureux pays soit améliorée ; il est bien temps qu'une contrée aussi fertile reçoive sa part du bonheur et du bien-être dont jouit l'Angleterre.

La cause de la pauvreté de l'Irlande ne peut provenir de la nature de son sol, car il est trop riche. Cette misère ne peut prendre sa source que dans une mauvaise administration et dans la fatalité des événemens ; et c'est non-seulement un devoir sacré pour le gouvernement anglais d'y mettre fin, mais encore ce serait pour lui un avantage ; car, si les grands maux de l'Irlande étaient guéris, la fécondité naturelle de son sol deviendrait, par le commerce, une source de richesse, et l'Angleterre trouverait dans la position florissante de ce pays de plus grands avantages que ceux qu'elle retire de son épuisement.

Il est d'ailleurs impossible de se méprendre sur la position de l'Irlande : la misère et la pauvreté y sont gravées à grands traits ; partout on y voit les traces profondes et les cicatrices de l'oppression politique et religieuse. C'est un beau pays, mais un pays mélancolique. Dans toute la partie la plus rapprochée de l'Angleterre, la végétation y est belle et vigoureuse ; mais, si l'on avance dans l'intérieur, ce vêtement de bien-être extérieur disparaît, et la scène devient de plus en plus sombre. Ça et là un parc solitaire élève bien les cimes verdoyantes de ses arbres, ou une rivière traverse bien en serpentant de belles prairies ; mais les alentours de ces propriétés sont incultes et dévastés. On dirait que tous les signes de la végétation y ont été fauchés ; aucune haie vive n'entoure les pièces de terre ; aucun arbre, aucun buisson ne borde les champs ; partout la nature est morne et silencieuse, — la pauvreté et les cabanes de ce pays sont passées en proverbe.

Quelle est la principale cause de cette misère ?

C'est l'absence des propriétaires.

En effet, ils ne sont pas là pour faire cultiver et fructifier les terres et les plantations, pour entretenir les bâtimens, et pour surveiller si les capitaux qu'ils dépensent servent à l'amélioration des propriétés.

V.

Le propriétaire irlandais quitte son pays pour l'Angleterre, et, comme attirés par une puissance attractive et magnétique, tous les produits du sol l'y suivent, excepté la pomme de terre, qui est la seule nourriture du peuple.

Dans d'autres contrées, il peut varier ses alimens ; mais en Irlande, le malheureux paysan ne vit que de pommes de terre — le matin, — à midi, — le soir, — le lendemain, — cette année, — l'année suivante, — et toujours, jusqu'à sa dernière heure, des pommes de terre, rien que des pommes de terre. Cette pensée fait frémir. La brebis trouve une nourriture variée sur les montagnes, autrement elle languit et meurt ; mais le paysan irlandais, mais un homme, un frère des plus riches épicuriens n'a qu'un plat sur sa table, et, s'il meurt de faim, il meurt, parce que la pomme de terre lui manque. C'est à sauver l'Irlande de cet abîme de misère qu'O'Connell a consacré l'énergie de son puissant génie et les années de sa longue existence. Que veut-il, en effet ? Placer son

pays sur le même pied que l'Angleterre. Obtenir que les paysans irlandais jouissent des mêmes droits que leurs voisins.

Obtiendra-t-on ce résultat par le repeal ? C'est ce que personne ne peut prévoir. Jusqu'à présent les canons et les baïonnettes ont étouffé les plaintes et les gémissemens du peuple ; mais cela ne peut durer ; de meilleurs jours se préparent pour l'Irlande. Il n'existe plus aujourd'hui des Stroughton, des Essex, des Strafford, ni des Cromwell pour forcer ce malheureux pays à subir en silence l'oppression tyrannique de l'Angleterre. La police, il est vrai, est nombreuse et bien armée, les collines sont hérissées de forts et de canons ; mais dans chaque comté il s'est formé une force nouvelle, et cette force a pris naissance dans les écoles nationales.

O'Connell a prouvé à son pays que la plus grande force d'un peuple consiste dans une réclamation patiente et incessante de ses droits. C'est pour cela que les armes se sont émoussées d'elles-mêmes et qu'elles ont perdu leur action meurtrière ! Quel beau spectacle, en effet, que de voir des millions d'hommes, blessés dans leurs droits les plus sacrés et dans leurs libertés, faire ainsi abnégation de leur force physique, pour en appeler à la justice et à l'humanité de leurs oppresseurs !

O'Connell poursuit depuis un demi-siècle l'œuvre du rappel. D'abord simple membre du comité catholique, puis un des chefs de l'association, il a toujours grandi en force et en influence. Comme un chêne gigantesque, il a étendu ses racines dans toute l'Irlande, et fait ce qu'aucun patriote n'avait pu faire avant lui, ce que ni les Fitzgerald, ni les Emmets, ni les Walfloes, ni les Plunkett, ni les Grattans n'ont pu accomplir, quoiqu'ils fussent embrasés du désir de sauver leur patrie. Il a réuni le cœur et les efforts du peuple irlandais dans une alliance toujours invincible. D'année en année O'Connell a gagné du terrain. Il a d'abord ouvert aux catholiques l'arène politique, puis le Parlement ; enfin il a demandé le rappel de l'union. Ceux qui parlent de ce rappel comme d'une chose terminée ne connaissent pas la toute-puissance avec laquelle il domine dans le cœur irlandais, ni la grandeur de cette entreprise. Le spectacle de cette immense lutte entre O'Connell et le ministère anglais, entre la force physique et la puissance morale, attire l'attention générale, et son résultat sera un enseignement pour le monde civilisé.

HENRI DE SACLIÈRES.

## CHRONIQUE RELIGIEUSE.



ous tenons aujourd'hui la promesse que nous avons faite de donner quelques détails sur la remise solennelle de la barrette aux deux cardinaux français, LL. EE. NN. SS. Giraud, archevêque de Cambrai, et du Pont, archevêque de Bourges.

Mgr. Randi, ablégat de Sa Sainteté, porteur des deux barrettes, étant arrivé avec son chapelain à Villejuif le 4 juillet, à sept heures du matin, à quatre heures de l'après-midi Leurs Eminences députèrent, dans une voiture particulière, leurs premiers grands-vicaires, M. Philippe et de Lutho, auprès de l'envoyé du saint Père. M. Philippe, vicaire-général de S. E. de Cambrai, eut l'honneur de le complimenter. A cinq heures, deux riches équipages du roi arrivèrent dans la cour du séminaire des Missions-Etrangères ; M. l'abbé Debord, chanoine théologal de Cambrai, secrétaire intime de Son Eminence, prit place dans une des voitures, et alla chercher Mgr. Randi à Villejuif. A six heures les équipages rentraient au séminaire des Missions-Etrangères, et Mgr l'ablégat était introduit dans les appartemens de Leurs Eminences, qui l'accueillirent comme le représentant du souverain Pontife ; il leur remit ses lettres de créance, et le lendemain Leurs Eminences se présentèrent, selon l'usage, à MM. les ministres des cultes et des affaires étrangères.

La cérémonie de la remise de la barrette eut lieu le mercredi 7, à midi, au château des Tuileries.

A onze heures, une voiture de la cour se rendit rue de Grenelle-Saint-Germain, 16, à l'hôtel du *Bon Lafontaine*, pour y prendre Mgr. Randi, ablégat du saint Père, et le conduire au séminaire des Missions, rue du Bac, où se trouvaient les deux prélats. Mgr Randi était porteur des barrettes, placées dans une enveloppe de satin cerise frangé d'or. A onze heures et demie, cinq équipages de la cour à deux chevaux richement caparaçonés arrivèrent au séminaire de la rue du Bac. M. le lieutenant-général comte Gourgaud, pair de France, aide-de-camp du roi, et M. le comte de la Grave, capitaine de corvette et officier d'ordonnance, étaient dans une des voitures, porteurs des ordres du roi. Peu d'instans après leur arrivée, les nouveaux cardinaux montèrent dans une des voitures avec M. le général Gourgaud et M. de la Grave. Les autres équipages étaient occupés par de grands dignitaires de l'Eglise, conviés à la cérémonie.

Le cortège se rendit ainsi aux Tuileries par la rue du Bac, et s'arrêta devant l'escalier des Ambassadeurs, au nord du pavillon de l'Horloge. Tous les tambours des postes battaient aux champs. Immédiatement après la collation d'usage, servie dans les appartemens du rez-de-chaussée, les cardinaux, accompagnés des évêques de Clermont, d'Ajaccio, du Mans, d'Alger, de M. l'archevêque de Chalcédoine, de Mgr Forcade, vicaire apostolique, de Mgr Lasagny, auditeur de la nonciature, se rendirent à la chapelle, où, en présence du roi, de la reine, des princes et des princesses, une messe fut célébrée par l'un des chapelains du château. A la fin de la messe, le roi, agenouillé sur un prie-Dieu,

reçut les barrettes des mains de l'ablégat, et les remit l'une après l'autre à chacun des deux cardinaux.

Le roi et ce nombreux cortège d'illustres personnages passa ensuite dans le grand salon des réceptions, où eut lieu la prestation du serment, les félicitations et les remerciemens d'usage. Les deux nouveaux cardinaux adressèrent alors au roi des paroles pleines de dignité et de parfaite convenance.

La Prusse est tranquille en fait de religion. Le roi, que l'on croyait bien favorable au Prince de Hatzfeld, qui s'est fait protestant, le roi s'est montré au contraire des plus en faveur du prince-évêque de Breslau, qu'il a reçu en audience particulière, et auquel il a témoigné toute sa satisfaction pour la conduite de ce dernier dans l'affaire du prince hérétique.—Les Séparatistes protestants d'Elberfeld se sont constitués en Eglise Indépendante. Ils ont demandé à être reconnus comme tels, mais leur demande leur a été renvoyée.

En Hollande, il y a eu un nouveau schisme. Trois prêtres catholiques, les sieurs Groebe, Garstentat et Dyk, qui avaient été suspendus de leurs fonctions viennent de fonder une nouvelle Eglise qu'ils appellent l'Eglise Hollando-Catholique. C'est une imitation de ce qu'à fait le Célèbre Ronge, mais probablement que ce sera un schisme qui aura bien peu de partisans. M. Le Sage ten Broek, Rédacteur de l'*Ami de la Religion* en Hollande est mort à l'âge de 70 ans. C'est une grande perte pour le parti catholique dans ce pays.

En Bavière, le Nonce Apostolique, Mgr. Morichini, a quitté Munich, et est retourné à Rome ; on croit que c'est la conséquence d'un différent qui se serait élevé entre le gouvernement et l'envoyé du St. Siège. Cette opinion paraît avoir assez de probabilités en sa faveur, si l'on regarde un peu quelle est la politique actuelle du gouvernement Bavaurois. Elle est telle que tous les Archevêques et Evêques du pays viennent d'être obligés de protester contre les conditions, tout-à-fait contraires aux canons, que l'on impose actuellement aux vœux monastiques des femmes.

Au Mont-Liban, la situation des chrétiens ne s'améliore pas, il s'en faut de beaucoup. Ils continuent à être tourmentés et opprimés, et tous les jours il est bruit qu'on va les massacrer en masse. On croit par là les forcer à embrasser l'Islamisme, mais les chrétiens tiendront fermes et ne céderont jamais à la crainte. Voici un passage d'une lettre datée Beyrouth, 27 mai 1847.

« Ce qu'il y a de plus terrible, c'est le divan qu'on a formé. Tous les membres sont Druses, Musulmans, Metoualis et autres semblables, et il n'y a que deux Maronites ! L'on a voulu faire accroire aux chrétiens que ce divan n'avait été établi que pour les faire indemniser des pertes que les Druses leur avaient fait éprouver, mais comme tous les membres de ce divan sont infidèles, bien plus, comme ce sont les chefs mêmes qui ont fait tout le mal, est-il possible qu'ils puissent faire la moindre chose en faveur des chrétiens ? Quant aux deux Maronites qui sont là, ce sont les Druses eux-mêmes qui les ont choisis. Ce sont, il est vrai, des scheiks, mais des hommes ignorans, dénués de toute espèce d'influence et de valeur. . . .

## REVUE DES MOIS DE JUILLET & AOUT.



La Chronique aurait une tâche par trop pénible, s'il lui fallait raconter toutes les scènes de désolation et de poignante misère, que l'émigration a répandues, cette année, dans toute l'étendue du Canada. Cependant si triste que soit ce sujet, elle ne saurait le passer sous silence puisque, plus que les amusements et les plaisirs, il a défrayé la conversation de nos salons durant les deux derniers mois.

L'émigration nous a couvert d'un sombre voile de douleur parsemé de larmes. Près de 100,000 personnes ont été jetées sur nos rivages dans le dénuelement le plus complet, sans moyens, sans ressources, dévorés par la fièvre et par la faim, semant partout autour d'eux la mort et l'effroi. Sur ces 100,000 personnes un quart sont morts de l'affreuse maladie connue sous le nom de *ship fever*, fièvre de vaisseau. Cette fièvre résulte de l'encombrement des vaisseaux par un trop grand nombre de passagers. L'émigration de cette année a certainement été marquée au coin d'une dépravité inconnue dans les annales du transport par mer d'hommes vivants, d'êtres créés à l'image de Dieu ; aussi une mortalité et une misère sans exemple en ont été la conséquence.

Le Canada d'une extrémité à l'autre a été comme un vaste hôpital ; chaque ville le long du St. Laurent a eu son contingent de malades et de morts et a payé d'énormes tributs à la contagion. Les journaux n'ont avoué que la moitié du mal. Partout c'est le même spectacle déchirant : des milliers de pauvres êtres maigres et décharnés, à demi vêtus, couverts de lambeaux, de hardes dégoutantes, et à côté desquelles la nudité complète serait du luxe, entassés les uns sur les autres, gémissant, pleurant et luttant contre les étreintes de la mort.

Quel sujet de triste réflexion que le sort des pauvres Irlandais ! leur misère est bien une exception dans l'histoire des misères humaines. Les anglais ne laisseraient pas leurs chiens dans un état semblable, et dire que ce peuple de huit millions d'hommes meurt d'inanition dans un des pays les plus fertiles et les plus beaux de la terre, un pays riche qui fait une existence princière à des centaines d'opulents seigneurs, qui n'habitent jamais leurs vastes propriétés. C'est là ce qui remplit l'âme de pénibles émotions. Tant de luxe à côté de tant de misère, tant de bonheur à côté de tant de souffrances. Le landlord, qui tire un million de revenu de ses propriétés en Irlande, celui dont chaque fantaisie représente la ruine ou la mort d'un homme, celui qui jette chaque jour à ses chiens le repas de cent familles, en laissant mourir de faim ceux qui lui font cette vie royale, doit avoir un terrible compte à rendre à la Providence !

Un écrivain français voyageant cette année en Irlande nous présente en quelques mots le contraste de l'existence des landlords et du peuple. Pour ces nobles seigneurs dit-il, l'Irlande est une colonie étrangère et catholique, dont le séjour leur serait aussi odieux que les revenus leur en sont agréables. Ils ignorent

donc, ils ne voient point, ils nient le plus souvent les maux dont ils sont les auteurs, et que leur pitié soulagerait s'ils en étaient les témoins.

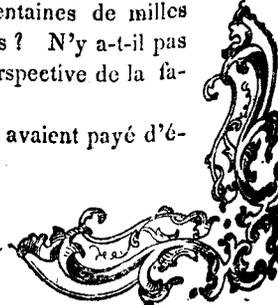
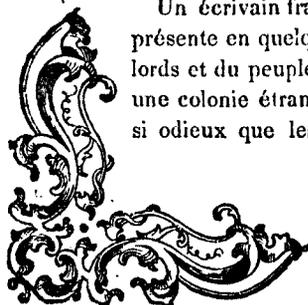
—Ils louent à forfait leurs domaines à de gros traitants de Londres ou de Dublin.

—Ces gros traitants les sous-louent par portions à de petits traitants, et ces petits traitants (*middlemen*) les sous-louent par parcelles aux humbles *paddies* ; de sorte qu'il faut que le travail et la misère de ces derniers alimentent la paresse et le luxe de trois ou quatre maîtres, sans compter les régisseurs, receveurs, collecteurs et autres oppresseurs ! . . . Pendant que tous ces commandeurs font leur état et s'engraissent les uns par les autres, le landlord parcourt l'Orient, l'Italie ou la France en chaise de poste, et va demander successivement à tous les climats les jouissances qu'ils offrent à la richesse. Peu lui importe, dans son palais de Naples, à sa table de Londres ou de Paris, sous les doux ombrages de sa villa, ou sur les chenets dorés de son boudoir, que ses vassaux inconnus logent dans la boue et meurent de froid, de fatigue ou de faim . . . Sa terre ne le regarde plus ! c'est l'affaire de ses *middlemen*. Seulement pour le décorum et l'étiquette, — ces tyrans de l'aristocratie britannique, — le château, le parc et la chasse sont toujours entretenus comme si le maître allait venir, ou comme si son ombre leur faisait l'honneur de les visiter. — On y entasse les meubles confortables, les tableaux de prix, les tapis d'Orient, les bibliothèques et les objets d'art, les superfluités du *east* et de la mode. Chaque mois, les revues et les albums arrivent dans les salons déserts ; chaque jour on promène les chevaux dans le parc ; on lance les chiens dans la forêt ; on réunit les laquais dans les cours ; on sonne les repas au beffroi ; on tient la barque prête sur le lac ; on selle la monture favorite devant le perron. Puis les générations se succèdent sans que le landlord paraisse ; et, au lieu de l'aisance qu'il répandrait autour de lui, au lieu des secours que prodiguerait son orgueil ou sa bonté, au lieu des réformes que ne pourrait refuser sa justice, le pauvre paddy subit toutes les iniquités et toutes les insolences de l'étranger qui l'exploite sans merci.

Cette misère de deux siècles semble être arrivée au terme des forces mortelles ; elle ne saurait continuer ainsi bien longtemps encore. Mais où trouver le remède à de pareils maux ? C'est là la question. Il faudra un changement radical des institutions du pays, et la division de la propriété. Sans cela point de paix et de bonheur pour l'Irlande.

L'émigration seule ne sera pas suffisante pour alléger les maux de l'Irlande, car les différents pays de l'Amérique, le Canada surtout, ne pourraient recevoir chaque année une population semblable à celle arrivée en 1847, sans s'exposer à une ruine complète. Comment nourrirons-nous des centaines de mille pauvres pendant nos longs et rigoureux hivers ? N'y a-t-il pas pour nous dans une émigration pareille la perspective de la famine et de la peste ?

Je disais tout à l'heure que toutes nos villes avaient payé d'é-



normes tributs à la maladie répandue dans le pays par les émigrés. La capitale a été cruellement rançonnée par la contagion ; 12 à 15 de nos prêtres et ecclésiastiques et un plus grand nombre de nos religieuses sont tombés victimes de leur ardente charité et de leur dévouement. Le clergé catholique de Montréal et de Québec s'est montré digne de ses nobles traditions d'héroïsme et de vertus. Il faudrait l'étendue d'un volume pour dire tous les beaux traits qui ont marqué chaque jour de cette campagne des martyrs de la charité.

La maladie régnante est loin d'être le seul mal dont nous ayons eu à nous plaindre, résultant de l'émigration. Notre commerce, notre industrie et nos plaisirs en ont beaucoup souffert. Montréal à parfois été triste jusqu'à la mort, et c'est à peine si a présent elle est sortie des alarmes et de la terreur où elle était plongée. Dans cette saison où elle était toujours pleine de vie et d'animation, elle m'a paru déserte et abandonnée. Les Touristes américains, qui à pareille époque, affluent en grand nombre, ont tardé longtemps à venir. Ils ont craint de prendre la fièvre à bord de nos bateaux-à-vapeur, et ce n'est que depuis quelques jours qu'ils se décident à visiter les bords du St. Laurent qui furent de tout temps, l'endroit favori de leur pérégrinations, durant les grandes chaleurs de l'été.

Il ne s'est rien passé à MONKLAND depuis deux mois. Les réceptions sont peu fréquentes. Une grave indisposition de la COMTESSE D'ELGIN a répandu une teinte de tristesse et de mélancolie sur le château et ses habitants. Cette tristesse a trouvé de l'écho et de vives sympathies dans la société de la capitale, qui avait pu admirer au commencement du mois dernier les grâces aimables et la cordiale hospitalité de la COMTESSE D'ELGIN.

Je serais bien en peine de vous donner les détails de la moindre fête ou bal dans nos salons car il n'y en a pas eu un seul durant l'été. Nous en avons à peine durant l'hiver..... Chacun s'amuse aujourd'hui comme il peut dans son particulier. Heureuses les familles qui trouvent dans leur sein, les éléments du vrai bonheur, d'agréables délassements et de doux loisirs après les occupations sérieuses ; car en Canada, si vous ne trouvez pas moyen de vous amuser à la maison et dans votre intérieur, vous trouverez peu de distractions au dehors, et je vous plains vraiment. Nous n'avons pas d'amusements publics, pas de promenades, pas d'endroits où la société se réunisse. Dans Montréal et ses environs vous ne trouvez pas un banc où vous puissiez vous reposer à l'ombre. Cette absence de lieux de réunions publiques donne à notre capitale un caractère froid qui ne sied pas du tout au caractère français de la majorité de ses habitants. La chronique en souffre beaucoup. Mes lecteurs sont comme tous ceux des autres feuilletons. Ils répètent sans cesse à mon grand désespoir :

*Ils nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde.*

Du nouveau ! y pensez-vous ? où voulez-vous que j'en prenne ? N'est-ce pas toujours à peu près la même histoire, qui circule, tournée et retournée, chauffée et réchauffée ?

Pardon, excusez, j'ai quelque chose de neuf, d'entièrement neuf sur mes tablettes ; l'ouverture du télégraphe électrique entre Montréal, Toronto, Buffalo et Boston. Plaignez-vous donc que c'est du vieux, si vous osez. Voulez-vous avoir une idée de cette merveille, entre toutes les merveilles de l'époque ? Suivez-moi au bureau du télégraphe. Entrez dans cette chambre et écoutez :

Il est 6hs. P. M. Il arrive un message de Toronto, daté 5½ hs. qui annonce l'arrivée à Boston à 4 heures et demie d'un steamer

d'Europe. La fleur est tombée. Il y a une conspiration à Rome, etc., etc.

On parle d'incendie.... Où est le feu ? Il vient de se déclarer, il y a dix minutes à Kingston !

Qu'en dites vous ? Est-ce assez d'expédition cette machine là, si vous êtes pressé ? Demandez au commis du Bureau quel temps il fait à New-York, en ce moment même et il vous dira qu'il pleut, qu'il grêle, qu'il tonne où qu'il fait beau et que le thermomètre est à tel degré à l'ombre !

Le grand événement de ces dernières semaines, et c'est encore là du nouveau, a été l'ouverture du Théâtre Royal. Ce théâtre vient remplir un grand vide dans nos amusements et dans nos plaisirs. C'est le quinze juillet que l'ouverture a eu lieu, en présence d'une grande affluence de spectateurs. Tout le monde a admiré la magnificence de la salle de spectacle qui est bien une des plus belles en Amérique. Le théâtre bâti sur le Quarré Dalhousie, est spacieux et bien aéré. La distribution des loges et du parterre est excellente. Il y a deux rangs de premières loges, larges et commodes, bien peintes et ornées d'élégantes tentures. La façade des loges est décorée avec luxe et d'un gout exquis. Les draperies de l'avant-scène sont d'une grande magnificence et artistement pendues. La scène est vaste et profonde ; les décorations d'une richesse et d'une variété très grandes. Attenant aux loges supérieures est un joli salon de rafraîchissement, où vous trouvez tous les breuvages et fruits de la saison. Somme toute, ce magnifique établissement est bien digne du patronage du public Canadien et de la capitale du pays, et nous devons un tribut de reconnaissance à son industriel et entreprenant propriétaire, M. HAYS, qui n'a rien épargné pour sa construction.

Les habitants de Montréal n'oublieront pas de sitôt la première saison du nouveau théâtre, car son premier locataire n'a rien négligé pour la rendre aussi brillante que possible. M. Skerrett a acquis des titres à l'estime du public, par les efforts incessants qu'il a fait pour lui plaire et l'amuser. Je puis dire qu'il a parfaitement réussi. La société de la capitale se porte en foule à la salle de spectacle, qui a été déjà illustrée par d'excellents acteurs et de très intéressantes représentations. Ce que je dois dire encore en l'honneur de notre Directeur Skerrett, c'est qu'il choisit ses pièces dramatiques parmi les œuvres les plus morales, celles qui peuvent à la fois laisser de meilleures impressions dans l'âme des spectateurs et former l'esprit et le cœur.

Parmi les bons acteurs que nous avons eu, WALLACK est certainement le meilleur. Il a été beaucoup admiré dans quelques pièces de Shakespeare et quelques drames modernes. ANDERSON est venu après lui. Les journaux nous avaient beaucoup vanté ce *star* là ; pour moi ça été une étoile peu brillante. ANDERSON me paraît un fort mauvais acteur, un homme qui n'a pas le génie et le sentiment des situations dramatiques, pas de naturel dans le geste ni dans la voix. M. DYOTT qui l'accompagnait lui était, selon moi, infiniment supérieur. Le corps dramatique de M. Skerrett renferme aussi de bons sujets. M<sup>de</sup>. Skerrett est fort aimée du public et à justes titres. Elle joue bien.

Les petites DANSEUSES VIENNOISES sont venues nous enchanter avec leurs grâces, leur élégance et leurs danses féeriques. Elles ont véritablement fait fureur parmi nous ; et il n'y avait là rien d'étonnant, car quoi de plus charmant que cette petite armée dansante exécutant les évolutions les plus compliquées, les pas les plus difficiles, avec une précision et des grâces parfaites ?

M. Skerrett notre actif directeur ne s'est pas contenté de nous amener les Danseuses Viennoises, voici qu'il vient de prendre

des engagements avec M. et Mde. Séguin pour des soirées d'opéra. Ces excellents chanteurs ont déjà commencé leurs représentations. C'est là une bonne fortune pour les amateurs de musique.

Mde Séguin est la *Prima dona* ; Mdlle Lichstenstein la *Mezzo Soprano* ; M. Shrivall le *Tenor* ; M. Séguin, *Primo Basso* ; M. Meyer, *Basso Secondo*. Il y a en outre un chorus suffisant et un orchestre conduit par M. Henry Marks, bien connu, comme un musicien distingué. L'opéra a débuté avec un plein succès par le *Postillon de Longjumeau* et la *Somnambule*.

Les courses de Montréal ont eu lieu durant le mois d'août ; ces courses autrefois si vantées réunissent maintenant très peu de spectateurs, car elles sont devenues dans ces dernières années des scènes de trouble et de meurtres. Il y a plus de batailles à coup de pieds, à coup de poings que de véritable *sport*, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à des accidents de la nature de celui arrivé à lord Mark Kerr, un des aide-de-camp de Son Excellence le gouverneur-général, qui, dans la course des Haies à failli se casser le cou en tombant de son cheval.

Il me semble que j'avais pourtant de singulières et intéressantes histoires à vous dire encore, mais je rappelle en vain mes souvenirs. Alors laissez-moi emprunter à une chronique de Paris un charmant récit qui tire son intérêt de la célébrité donnée, il y a quelques mois à un certain mariage d'amour dont le grand monde s'est beaucoup occupé. Peut-être, amis lecteurs y trouverez vous quelque moralité à votre adresse.

« Il y a dans la vie réelle des combinaisons imprévues, des événements singuliers que l'imagination, des poètes et des romanciers n'oseraient rêver dans ses caprices les plus hardis. La fantaisie, quoi qu'elle fasse, demeure presque toujours au-dessous de la réalité. Il y a quelques années, un jeune homme d'une belle et mâle figure, se promenait seul et triste, par une soirée d'automne, dans le cimetière du Père-Lachaise. Il pensait avec amertume à sa destinée qui commençait à peine ; il n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Il songeait aux obstacles qui attendent l'homme à l'entrée de toutes les carrières, à sa famille nombreuse et pauvre. Inconnu, sans protecteurs, sans relations dans le monde, il entrevoyait l'avenir sous un aspect menaçant ; avant d'avoir engagé la lutte, il se sentait saisi de découragement. Il était entré dans le cimetière sans savoir pourquoi ; la curiosité l'y retint. Parmi tous ces morts rangés autour de lui, il n'y en avait pas un seul qui éveillât ses regrets : les morts qu'il avait pleurés reposaient loin de Paris. Il marchait à pas lents, lisant d'un air distrait les épitaphes ambitieuses ou hypocrites. S'arrêtant parfois pour déchiffrer un nom à demi effacé, admirant avec un secret sentiment d'envie les monuments où l'architecture et la statuaire ont uni leurs efforts pour perpétuer le souvenir des hommes illustres ou de ceux qui n'ont été qu'opulents. Il se disait que si la mort venait le saisir, l'oubli, un oubli profond l'engloutirait tout entier, que son nom gravé sur une pierre s'effacerait bientôt, que la pierre elle-même disparaîtrait sous la mousse et les ronces.

Ainsi rêvant, il parvint au plateau le plus élevé, et se mit à contempler Paris que la brume envahissait déjà. A la vue de cette ville qui bourdonnait à ses pieds, où tant d'hommes jeunes, pauvres, isolés comme lui, luttait contre les mêmes obstacles, sa tristesse redoubla. Il s'assit sur le gazon, prit sa tête entre ses mains, et sentit ses joues inondées de larmes. Il ne songeait pas à quitter la vie, mais il envisageait avec effroi les combats qu'il lui faudrait livrer, et il pleurait.

Si une voix mystérieuse lui eût dit alors :

— Là où tu es maintenant, sur ce plateau d'où tu domines la cité des morts et la cité des vivans, un jour s'élèvera pour toi, pour toi seul, pour éterniser ta mémoire un monument dont les rois seraient jaloux : ton visage, aujourd'hui baigné de larmes, sera taillé dans le Paros ; la statue de la Douleur s'agenouillera au pied de ton image ; au-dessus de ton corps, déposé dans un sarcophage précieux, une lampe fidèle brûlera nuit et jour ; on descendra dans ton sépulchre comme dans une église souterraine ; là, près de toi, sur un autel de marbre, le prêtre viendra réciter les prières et célébrer le divin sacrifice ; ces tombeaux orgueilleux, que tu contempnais tout à l'heure avec une secrète envie, s'humilieront devant le tien. A coup sûr ce jeune homme eût repoussé cette prophétie comme un rêve insensé, ou, si son cœur crédule l'eût accueillie avec complaisance, il se serait réjoui en songeant qu'un pareil tombeau n'appartient qu'à la gloire ou à l'opulence.

Et pourtant, incrédule ou joyeux, il se serait trompé : ce qu'il aurait refusé de croire devait s'accomplir, et, si l'avenir eût été dévoilé dans toute sa vérité, loin de se réjouir, il eût été saisi d'épouvante.

Deux ans plus tard, las de chercher sa place au soleil, à demi-brisé par une lutte impuissante, l'âme abattue, le corps languissant, il réunit toutes ses ressources et partit pour l'Italie. Il voyageait modestement, souvent à pied, comme un artiste ou comme un pèlerin.

Arrivé à Côme, le charme du paysage, le calme et la sérénité du lac le retinrent. Un jour, le hasard le conduisit dans une des villas qui bordent ces rives enchantées. Sa beauté, sa jeunesse, auraient suffi pour attirer les regards ; la douleur donnait à son visage je ne sais quoi de romanesque et de poétique, une expression touchante qui devait naturellement éveiller la curiosité et captiver la bienveillance. Cette villa appartenait à la comtesse de S..., jeune encore, belle, veuve depuis quelques années et immensément riche. Elle rencontra dans une allée de son parc le mélancolique voyageur, et ne put le voir sans émotion. Après avoir échangé quelques paroles de pure politesse, ils engagèrent une conversation qui dura jusqu'au soir, sans qu'ils eussent songés à compter les heures. Le soir venu, ils se séparèrent en se promettant de se revoir. Ils se revirent, et, quelques mois après, ce jeune homme, qui avait quitté Paris dans le plus modeste équipage, y rentra dans une calèche attelée de quatre chevaux : il avait épousé la comtesse de S... et venait prendre possession d'un magnifique hôtel de la Chaussée-d'Antin. Six semaines plus tard, il mourait : et aujourd'hui il repose sur ce plateau où il s'était assis, découragé, deux ans auparavant.

C'est là que la comtesse de S..., nouvelle Artémise, lui a fait élever un monument vraiment royal, qui s'achève maintenant et dont les sculptures ont été confiées au ciseau de Motelli, jeune artiste milanais dont le talent est à bon droit populaire en Lombardie. Déjà la foule se porte autour de ce splendide mausolée et demande quelle gloire la patrie reconnaissante a voulu consacrer ; elle cherche le nom du capitaine victorieux, de l'orateur illustre, du poète inspiré qui dort sous cette voûte funèbre. Passans, celui qui dort sous cette voûte n'a pas gagné de batailles, n'est jamais monté à la tribune, n'a jamais écrit un vers et n'a connu qu'une gloire, la plus douce, la plus digne d'envie : il a été aimé.

## LES FEMMES.



VEL doux attrait vers la beauté m'appelle ?  
 Dans tous les lieux où je porte mes pas,  
 Quand, par malheur, je ne lui parle pas,  
 Je suis encor heureux de parler d'elle.  
 Oui, le prestige à la femme attaché  
 Sur notre cœur assure son empire,  
 Rend précieux le nœud qu'elle a touché,  
 Et se répand sur l'air qu'elle respire.

Dans un village un rustique séjour  
 Est habité par quelques rêveurs sombres :  
 De leur tristesse, au défaut de l'amour,  
 L'amitié seule adoucit les ombres.  
 Là tout-à-coup arrivent la gaieté,  
 Le doux plaisir, les jeux, le badinage :  
 L'humble maison est un temple enchanté,  
 Le verger triste est un riant bocage,  
 Ce changement, qui jamais l'eût prévu ?  
 Qui dans ces lieux amène l'allégresse ?  
 Un mot l'explique ; une femme a paru ;  
 Elle a tout fait, et c'est l'enchanteresse.

Sexe adoré ! c'est pour plus d'un bienfait  
 Que l'homme ému vous offre ses hommages.  
 Cet univers semble un heureux banquet  
 Où vous daignez inviter tous les âges.

O mes amis ! que ce sexe enchanteur  
 A droit de plaire à notre âme amoureuse !  
 Que dans ses dons j'aime le créateur !  
 Et que la femme est une idée heureuse !  
 La femme ! aimable et céleste présent  
 Qu'il daigna faire à la terre embellie ;  
 Charmante fleur dont ce dieu bienfaisant  
 Sema pour nous le jardin de la vie !